

LE FUCHSIA.

Ce charmant arbuste, que tout le monde connaît, est, par la durée et l'abondance de ses fleurs, par le peu de soin qu'il exige, l'une des plantes les plus agréables à cultiver.

Le Fuchsia est originaire de l'Amérique et de la Nouvelle-Zélande. Le père Plumier, savant botaniste, l'observa le premier, vers la fin du dix-septième siècle, dans un voyage qu'il fit à la Nouvelle-Grenade, et le dédia à Fuchs, botaniste bavaïois. Longtemps on n'en connut qu'une ou deux espèces, encore ne les voyait-on que dans les herbiers des naturalistes. En 1788, le *Fuchsia coccinea* fut apporté du Chili en Angleterre : c'est l'un de ses Fuchsias au petit feuillage, aux petites fleurs, dont la culture est maintenant presque généralement abandonnée. Mais ce ne fut qu'à dater de 1825 que cette jolie plante attira l'attention des horticulteurs. Depuis cette époque, de zélés collecteurs, naturalistes, Anglais pour la plupart, ont, d'année en année, enrichi l'horticulture de nouvelles espèces. Le nombre total des espèces botaniques du genre Fuchsia est aujourd'hui de quarante environ; la science horticole en a multiplié à l'infini les variétés.

Le Fuchsia se plaît mieux dans les vallées humides et ombragées des hautes montagnes. On le trouve notamment au Pérou, au Mexique et au Chili; la Nouvelle-Grenade, la Nouvelle-Zélande nous en ont aussi donné quelques espèces. Les plus belles nous viennent du Mexique et du Pérou; elles n'ont été découvertes que dans l'espace des douze dernières années.

Parmi les plus remarquables, nous citons : *Le fulgens*, qui a pour patrie le Mexique. Il apparut en Angleterre en 1837;

ses tiges sont rameuses, ses feuilles sont grandes et d'un vert jaunâtre; ses fleurs à long tube vermillon clair, à corolle vermillon foncé, pendent en grappes. — Le *corymbiflora*, découvert peu de temps après dans les forêts épaisses des environs de Cinchao et de Muna au Pérou. C'est un arbre s'élevant de deux à quatre mètres, son grand et beau feuillage est à nervures rose violacé; ses fleurs, de huit centimètres, sont disposées en longues grappes, et entièrement d'un rouge cerise foncé. — Le *macrantha*, supérieur encore aux précédents, n'a fait son apparition qu'il y a quatre ou cinq ans. On l'a trouvé dans la forêt d'Andimara et dans les bois de Chasula en Colombie. Ses fleurs, dont le calice est jaune orangé, et la corolle rouge corail, sont plus longues encore que celles du *corymbiflora*.

Les horticulteurs anglais, auxquels il faut bien reconnaître plus de zèle pour les explorations lointaines, aussi bien qu'une incontestable supériorité, ont été les premiers en possession de ces belles espèces. Leurs habiles procédés de culture ont donné naissance à un grand nombre de superbes variétés qu'on trouve maintenant dans les collections de nos horticulteurs, qui de leur côté ont apporté un très-honorable contingent aux richesses communes.

« Le genre Fuchsia, dit M. Porcher, » est devenu l'un des plus nombreux en » espèces et en variétés, et par le port, le » feuillage, la disposition florale et le co- » loris, il offre des plantes d'un aspect bien » divers. En effet, quelle différence entre » le *mycophylla* au feuillage si petit, aux » fleurs si ténues, et le *corymbiflora* au » port majestueux, aux larges feuilles, aux » longues grappes de fleurs pendantes ! A

» côté des fleurs du *globosa smithii*, d'un
» tel éclat qu'on les dirait vernissées, ne
» remarque-t-on pas les fleurs délicates et
» élégantes du *Vénus-victrix* d'un blanc
» légèrement teinté de rose qui fait encore
» mieux ressortir le bleu de la corolle ?
» Cette diversité de formes, cette variété de
» nuances permettent, en groupant les
» planches dans la serre ou dans le jardin,
» de ménager des contrastes du plus gra-
» cieux effet. »

Et malgré ce grand nombre d'espèces et de variétés, sans doute les richesses de la nature sont loin d'être épuisées, et l'art continuera à multiplier et à perfectionner les espèces déjà connues et celles qu'on ne manquera pas de découvrir encore. Quelques découvertes nouvelles sont même déjà signalées par d'infatigables explorateurs, et, selon toutes probabilités, ce printemps verra apparaître quelques-unes de ces belles variétés dont les horticulteurs enrichissent chaque année leurs collections.

Voici, d'après M. Porcher, les qualités exigées pour qu'un *Fuchsia* soit réputé parfait : port élégant, feuillage grand et d'un beau vert, pédoncule assez allongé pour que la fleur pende gracieusement, tube calicinal d'une grosseur proportionnée à sa longueur ; un tube mince est un défaut capital ; sépales larges, redressés ou du moins assez ouverts pour laisser bien voir la corolle ; les fleurs, à sépales étroits et allongés, ne sauraient être considérées de premier ordre ; enfin la corolle doit avoir de l'ampleur. Quant au coloris, il faut donner la préférence aux nuances vives, éclatantes, pures, et, une beauté de plus sur ce point, c'est que la corolle soit en opposition avec celle du calice.

Les *Fuchsias* ont besoin de beaucoup de nourriture, de copieux arrosements. Leurs racines veulent être à l'aise, il faudra donc chaque année les mettre dans des pots un peu plus grands. Un sol riche leur est nécessaire ; un mélange composé d'un tiers de terre franche, d'un tiers de terre de

bruyère et d'un tiers de fumier de couche leur convient parfaitement.

Le rempotage aura lieu vers la fin de mars. On placera ensuite les *Fuchsias* dans l'embrasure des fenêtres d'un appartement ou près du vitrage de la serre, afin qu'ils puissent recevoir les rayons du soleil. Quand viendront les chaleurs, ils seront placés à mi-ombre soit qu'on les laisse dans la serre ou dans l'appartement, soit qu'on les porte en plein air.

On peut, pour ainsi dire, abandonner le *Fuchsia* à lui-même ; cependant il n'est pas inutile de diriger un peu sa croissance. Par exemple, aux plantes buissonnantes, il est bon de supprimer quelques-unes des branches inférieures ; au contraire, aux variétés qui ont trop de tendance à s'élever on raccourcit la tige principale.

L'hiver, il suffira de mettre les *Fuchsias* dans l'orangerie ou tout autre endroit où ils soient à l'abri de l'humidité et de la gelée, comme aussi d'une trop grande sécheresse qui épuiserait leurs sucres vitaux, et d'une chaleur qui les ferait végéter. Un procédé sûr pour avoir des *Fuchsias* qui donnent de belles et abondantes fleurs, c'est de tailler chaque année la tige et les branches quand la végétation a cessé. Aux tiges on laisse de huit à vingt centimètres, selon la hauteur et l'âge des *Fuchsias* ; aux branches, on laisse de quatre à six.

Les *Fuchsias* se cultivent à merveille en pleine terre. Le sol dans lequel on les plantera sera le mélange déjà indiqué ; on se rappellera qu'ils aiment l'ombre : ils seraient bien à l'abri de quelque plantation élevée. Dans un terrain exhaussé en butte, un groupe de *Fuchsias* variés de hauteurs, de feuillages et de nuances formerait le plus ravissant ornement qu'on puisse imaginer pour un parterre.

Au mois de novembre, on taillera les *Fuchsias* de pleine terre et ceux que l'on cultive en pots ; puis après avoir garni chaque pied de sable fin pour préserver les racines d'une trop grande humidité, on

les couvrira d'une épaisse litière de feuilles sèches et de mousse.

Peut-être l'indication de quelques Fuchsias propres à former une jolie collection ne sera pas inutile. Outre les espèces botaniques décrites plus haut et qui sont les types des plus belles variétés, en voici quelques-unes qu'on pourrait réunir, ou parmi lesquelles on pourrait faire un choix :

Amadis. Calice rose saumoné, longueur moyenne, corolle vermillon.

Amédée. Fleurs presque globuleuses pourpre foncé, très-gros tube, corolle cramoisie nuancée de brun.

Beauty of Leeds. Très-belle variété à fleurs longues rose tendre.

Champion. Fleurs cerise foncé très-grosses.

Chandleri. Charmante variété naine à fleurs globuleuses rose tendre.

Comte de Beaulieu. Grandes fleurs rose cerise.

Comtesse de Cornwallis. Calice blanc verdâtre teinté de rose, corolle violacée.

Constellation. Longues fleurs rose tendre formant de larges grappes.

Evelina. Fleurs rose lilacé, gros tube, corolle lilas.

Exquisita. Fleurs globuleuses rose vermillon.

Flavescens. Fleurs jaune primevère. corolle écarlate.

Formosissima. Long tube orange saumoné, corolle capucine.

Great Britain. Grandes fleurs rouge pourpre clair.

Lecerrier. Longues fleurs rose violacé.

Massena. Calice blanc ligné de rose, corolle lilas.

One in the ring. Calice d'un blanc pur, corolle écarlate pâle.

Princesse de Lamballe. Très-longues fleurs d'un blanc pur, corolle lilas foncé.

Roi de Rome. Calice blanc coloré de quelques lignes roses, corolle cerise.

Triomphe de Mieliez. Calice carné, corolle écarlate orangé.

Vénus victrix. Calice blanc rosé, corolle bleu violacé.

White perfection. Calice à très-long tube blanc pur, corolle orangée.

Les suivants, bien que de deuxième ordre, ne sont pas dépourvus de beauté.

Conqueror. Fleurs rouge foncé à tube court.

Gabrielle d'Estrées. Fleurs carnées très-longues.

Jeanne d'Arc. Fleurs roses à tube gros et court.

Nicholsoni. Petites fleurs corail foncé, très-beau coloris.

Beaucoup de ces Fuchsias sont d'origine anglaise; c'est pour cette raison, sans doute, qu'on leur conserve leurs noms anglais; les noms français naturellement indiquent des variétés obtenues par nos horticulteurs.

M^{lle} L. G. D.

BIBLIOGRAPHIE.

LES ANNALES. *Faits contemporains de l'Eglise*, par M. l'abbé Petit, chanoine honoraire de la Rochelle. 32 pages in-8°, paraissant chaque mois. Prix : 4 francs par an. — Lille, Lefort, éditeur. — Paris, Alphonse Saintin, rue du Petit-Bourbon, 8.

Les catholiques ont toujours pris le plus vif intérêt aux destinées de l'Eglise, et dès les premiers siècles, nous trouvons des preuves de cette grande avidité. Saint Paul, dans ses *Epîtres*, instruit les fidèles de Grèce et d'Asie, des prodiges de grâce qui s'opéraient loin d'eux; au siècle des Athanase, des Cyprien, des Augustin, des Grégoire, des diacres portaient d'un bout de l'univers à l'autre des lettres destinées à tenir chaque Eglise particulière au courant de ce qui se passait dans la chrétienté tout entière.

Cet esprit s'est continué dans les âges suivants; on en trouve à chaque instant des traces incontestables, et de nos jours encore, c'est un besoin pour les pieux enfants de cette Mère illustre de connaître ses combats, ses triomphes, ses succès, ses malheurs, événements divers d'où relève souvent le destin du monde. Les journaux religieux, consacrés aux discussions politiques, ne remplissaient ce but qu'à demi; les *Annales* que nous annonçons à nos jeunes lectrices, sont venues combler la lacune. C'est un journal de *faits* et non d'hypothèses; il ne discute pas, il raconte, et il vous transporte, par ses récits toujours vrais, toujours divers, des splendeurs du Vatican aux pompes sauvages des missions étrangères; des landes de la Tartarie aux Montagnes Rocheuses; du glorieux lit de mort de monseigneur Affre aux cavernes de la Cochinchine, où se cachent les mis-

sionnaires, en attendant le jour du martyre... Nous recommandons en toute confiance cet intéressant recueil aux familles catholiques, et pour qu'elles puissent mieux juger de son mérite, nous extrairons de ses pages quelques détails biographiques sur Pie IX.

« Que vous dirai-je du pape? Je l'affirme sans aucune exagération, tout ce que vous en avez entendu dire est au-dessous de la réalité. La grâce, l'élévation, la sérénité éclatent sur sa personne; son sourire, son geste charment invinciblement: c'est véritablement un être à part; je n'ai jamais vu plus de grandeur et de bonté réunies, plus de finesse et plus de profondeur, en même temps qu'une candeur et une simplicité faites pour épanouir le cœur.

» Il arriva à Rome deux jours avant l'ouverture du conclave; il n'habitait plus cette ville depuis longtemps, on ne l'y connaissait pas. A peine entré au conclave, son élection fut décidée comme par acclamation, tous les regards se fixèrent sur lui, et bientôt aussi tous les suffrages. Ni lui, ni même d'autres n'avaient la pensée qu'il pût être pape, et dès le second jour, au troisième ou quatrième scrutin, tous les suffrages lui étaient à peu près donnés...

» Lorsque le cardinal Mastai était en route pour venir au conclave, une aventure lui arriva, dont la certitude est entière. Voici ce fait :

» Il était dans sa voiture et en poste. Or, en Italie, dans toutes les villes et dans toutes les bourgades, aux relais de poste, une voiture qui arrive produit un grand effet, on est entouré d'une foule immense. Mais la voiture d'un cardinal allant à Rom

et pouvant être pape, dans ce moment solennel où toute l'Italie était émue et attendait.... c'était là un véritable événement. Donc, il arriva que dans une petite ville des Marches, la voiture du cardinal Mastai fut entourée par le peuple.

» Pendant que tous les yeux étaient fixés sur lui, une colombe blanche, traversant l'air, s'arrêta soudain et se reposa sur sa voiture. Le peuple battit des mains, chacun s'écriait : *Vivat! vivat! Il sera pape!* Disons-le en passant : plusieurs élections pontificales, dans les premiers siècles, ont été faites ainsi miraculeusement *par le signe de la colombe*.

» Vous jugez des transports du peuple; les cris de joie redoublèrent. On fit tout ce que l'on put pour effrayer l'oiseau envoyé du ciel, mais quoi qu'on fit, la colombe demeura immobile, et continua à se reposer sur l'Élu du Seigneur. On la frappa doucement à l'aide d'un jonc; elle parut céder un instant à cette violence, mais bientôt, d'un vol rapide, elles redescendit sur la voiture, et s'y reposa tranquille et rassurée. L'enthousiasme fut au comble : *Il sera pape!* disait la foule avec ivresse.

» Cependant les chevaux étaient attelés, la voiture partit. Parmi les cris de joie, le bruit des roues, le hennissement des chevaux, le claquement des fouets, la colombe demeure immobile, et semble marcher à Rome avec le futur pape. Le peuple la suit en courant jusqu'aux portes de la ville. Là, elle s'envole, et va se poser, à la vue et aux applaudissements de la foule, sur la porte de la prison où étaient renfermés quelques prisonniers politiques.

» L'élection du cardinal Mastai et l'amnistie révélèrent que Pie IX était vraiment le *Pontife de la colombe*.....

» Par un privilège qui n'appartient qu'à lui, le pape, dans ses voyages, peut toujours se faire accompagner de la Sainte-Eucharistie et la porter suspendue sur sa poitrine, comme une relique ou un crucifix. Pie VI, dans ses douloureuses pérégrinations, s'était servi d'un petit vase ou *pyxide*, destiné à cet usage, et ce vase, après la mort du saint pontife, était demeuré aux mains de l'évêque de Valence (1). Celui-ci, prévoyant l'exil et les malheurs de Pie IX, lui envoya, au mois d'octobre 1848, cette précieuse relique, en y joignant quelques lignes dictées par la foi la plus vive et par la plus tendre piété.

» Pie IX lui répondit en ces termes :

« Monseigneur l'Évêque,

» Les desseins de Dieu, dont vous nous parliez dans la lettre qui accompagnait le précieux objet que vous nous avez envoyé, et qui nous rappelle la mémoire de Pie VI, se sont accomplis en notre personne. Dans notre court voyage de Rome à Gaëte, où nous nous trouvons temporairement, nous avons fait usage de la petite pyxide, et nous avons ressenti beaucoup de consolation et de force à placer la très-sainte hostie sur notre poitrine. Recevez nos remerciements et l'assurance de notre résignation à la volonté du Seigneur. Nous y joignons notre bénédiction apostolique, que nous vous donnons de tout notre cœur.

» PIE IX, PAPE. »

.....
Les *Annales* ont reçu la haute sanction du souverain pontife, et celle de plusieurs évêques.

E. R.

(1) On sait que Pie VI est mort en exil Valence et que cette ville conserve le cœur et les entrailles de ce saint pape.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

A WISH.

Mine be a cot beside a hill;
A bee-hive's hum shall sooth my ear;
A willowy brook that turns a mill,
With many a fall, shall linger near.

The swallow oft, beneath my thatch,
Shall twitter from her clay-built nest;
Oft shall the pilgrim lift the latch,
And share my meal, a welcome guest.

Around my ivied porch shall spring,
Each fragrant flower that drinks the dew;
Und Lucy at her wheel shall sing,
In russet gown and apron blue.

ROGERS.

UN SOUHAIT.

Mon souhait, c'est une maisonnette adossée
à une colline, d'où l'on entendrait le bourdon-
nement d'un ruche d'abeilles; un ruisseau bor-
dé de saules, qui ferait tourner un moulin, mè-
lerait à ce bourdonnement le murmure de ses
cascades.

Sous mon toit de chaume s'abriterait le nid
de l'hirondelle; et souvent, le pèlerin fatigué,
hôte toujours bienvenu, s'assiérait à mon foyer
et partagerait mon repas frugal.

Autour du porche tapissé de lierre, grimpe-
raient toutes les fleurs odorantes qui pompent
la rosée du matin; et Lucy, vêtue d'une simple
robe de serge et d'un tablier bleu, chanterait
en m'attendant, assise à son rouet.

Noémi THÉVENIN.

LES DEUX FABRIQUES.

I. — LES MARIÉES.

Une foule nombreuse était réunie dans la petite église gothique d'Oissel, sur la rive gauche de la Seine, et tous les regards se portaient avec une attention, bienveillante chez les uns, maligne et satirique chez les autres, sur deux fiancées, à genoux devant l'autel de la Sainte-Vierge, à côté de leurs futurs, et qui attendaient, recueillies et le front baissé, la bénédiction nuptiale. En les voyant si semblables d'âge, de maintien, de toilette, on les aurait prises volontiers pour deux sœurs; elles n'étaient cependant que cousines, mais leur sort

était si identique, qu'elles semblaient jumelles de position, comme d'autres le sont de naissance. Orphelines toutes deux, elles avaient été adoptées et élevées ensemble par une vieille parente, qui les aimait d'une même affection; leur fortune était égale, leur âge le même, et elles se mariaient le même jour, à la même heure, au même autel. Les deux fiancés étaient chacun à la tête d'une manufacture importante, situées dans ces belles vallées, baignées par la Seine, entre Elbeuf et Rouen, ces grands centres d'industrie. Amélie épousait M. Valory, fabricant de draps, et Clémence avait choisi Léon Morel, qui possédait une vaste

filature de coton. La ressemblance de leurs destinées les suivait ainsi jusqu'à l'autel, où elles apportaient le même calme pensif, le même recueillement attendri. Les curieux s'ébahissaient en les voyant si semblables, et une jeune paysanne disait à demi-voix :

« Comme elles se ressemblent ! si jolies toutes deux ! je ne les distingue pas d'ici ! »

— Je n'ai plus mes yeux de quinze ans, repartit une vieille, mais je vois bien que mademoiselle Amélie, c'est celle qui regarde toujours son mari, et mademoiselle Clémence, celle qui ne lève pas les yeux de dessus son livre.

— Dame ! c'est vrai, grand'mère ! Mademoiselle Clémence est si bonne, si posée, si pieuse, mais sa cousine est bien avenante aussi ! Voyez donc comme elle a bonne grâce à répondre à M. le curé ! »

La cérémonie s'achevait : les deux cousines s'agenouillèrent une dernière fois ; Clémence disant en son cœur : « Mon Dieu ! faites que je sois heureuse ! »

Clémence répétant ce vœu, écho de toute sa vie : « Seigneur ! faites que je sois bonne, et que ceux qui m'entourent soient heureux ! »

Elles traversèrent la nef, et revinrent chez leur tante, où un grand déjeuner les attendait ; quelques heures après, prêtes à partir, Amélie pour Paris, où son mari voulait l'emmener ; Clémence pour les Andelys ; les jeunes femmes, se trouvant réunies un instant dans leur chambre afin de faire leur toilette de voyage, s'embrassèrent tendrement, et Amélie s'écria :

« Nous nous séparons donc ! nous, les inséparables ! »

— Bientôt, nous nous retrouverons, et nous habiterons, sinon la même demeure, au moins la même vallée.

— Que ne peux-tu m'accompagner à Paris ! Quel but pour un voyage de noces, mon Dieu ! que les Andelys !

— Tu sais, répondit Clémence avec douceur, que la grand'mère de M. Morel

y habite : elle est bien vieille, bien infirme et elle désire nous voir.

— Vous pouviez y aller plus tard. Ma pauvre Clémence, notre destinée se sépare comme nos personnes ; Paris est mon lot et le tien une chambre de malade !

— Ah ! ne me plains pas plus que je ne t'envie. Je me fais une fête de ce voyage et de la joie que nous allons causer à cette chère grand'mère...

— Tu es trop bonne..... charité bien ordonnée.....

— Commence par les autres, interrompit Clémence. Viens, descendons..... A bientôt, chère Amélie, sois heureuse !...

— Oh ! je m'amuserai, et toi, tâche d'égayer un peu ce maussade voyage.

— N'aie pas peur !

— Adieu !

— Adieu ! »

II. — INTÉRIEUR DE FAMILLE.

Trois mois après le jour des noces, Amélie et son mari étaient assis à la table du déjeuner, et pendant que la jeune femme faisait le thé, M. Valory dépouillait la correspondance que le facteur venait d'apporter. Frappant tout à coup sur une lettre qu'il finissait de lire, il dit, en se tournant vers Amélie :

« Reboux, de Paris, me fais là une commande qui, si je pouvais l'accepter, m'aidait peut-être à doubler notre fortune.

— Qu'est-ce donc ? répondit-elle vivement intéressée.

— Tiens, lis ! »

Elle parcourut le papier :

« Il vous demande des lainages ouvrés, brochés, sûr, dit-il, de leur trouver un placement favorable. Mais, mon cher Franz, qui vous empêche d'accepter ? »

— Cette nouvelle branche nécessiterait d'autres machines, un personnel plus nombreux, des heures de travail plus prolongées.

— Eh bien ! ne pourriez-vous acheter les

machines ? ma dot ne saurait être mieux employée !

— Soit ; mais les travailleurs ?

— Qu'avez-vous besoin d'employer à un travail tout mécanique, des hommes faits, qui exigent un salaire élevé ? Prenez des enfants ! ces ouvriers-là ne vous feront jamais défaut. N'est-ce pas rendre un service à ces pauvres familles, que de transformer en ouvrier l'enfant considéré comme un fardeau ? Le même raisonnement pourrait s'appliquer aux heures de travail plus prolongées, car c'est autant de bien-être rapporté à la maison.

— Tu as peut-être raison, dit Valory, homme simple et bon, et qui subissait l'influence de la jeune femme : mais enfin, qu'est-il besoin de doubler, de tripler notre fortune ? N'est-elle pas bien suffisante pour nous, et même pour nos enfants, si le ciel bénit notre mariage ? »

Amélie ne répondit pas.

« Ne m'approuves-tu pas ? dit son mari inquiet de son silence : désires-tu quelque chose de plus ? Nous possédons l'aisance... »

— L'aisance de la province, c'est la gêne à Paris.

— Paris ! mais nous n'habiterons jamais Paris !

— Mon ami, si nos bons voisins, nos amis, ceux qui te connaissent enfin et t'apprécient, songeaient à toi, industriel distingué, pour une candidature à la chambre des députés, refuserais-tu cette marque d'estime ?

— Dam ! je ne m'y sens pas grand empressément.

— Mais moi, qui serais si glorieuse de tes honneurs ! »

Il se tourna vers elle :

« Tu aimerais donc Paris ?

— Je l'avoue... j'aime ce mouvement, ce luxe, ces fêtes, et l'argent gagné en province ne peut se bien dépenser qu'à Paris.

— Le bonheur est donc là pour toi ? »

Le regard d'Amélie répondit seul à cette interrogation.

« Ma chère femme, reprit-il, ouvre-moi ton cœur, parle franchement.

— Mon Dieu ! je n'ai rien de caché pour vous... Je désire l'agrandissement de notre fabrique, l'augmentation de notre fortune, mais je le désire pour vous, mon ami, afin que vous soyez au premier rang parmi vos confrères, car je suis jalouse de votre réputation. Je voudrais vous voir, après les labeurs du jour, entouré de luxe, réjouir par des fêtes, délassé par la vue des objets d'art que vous aimez, et dont le chiffre est trop haut pour notre modeste budget. Je voudrais enfin que vous fissiez valoir dans toute leur étendue les trois capitaux que vous possédez : l'intelligence, l'argent et le travail... Voilà tout ! »

Persuadé par de si tendres raisons, Valory promit de faire subir à sa manufacture une transformation entière, qui substituerait à un travail lent, mais solide, à un bénéfice médiocre, mais certain, la fabrication fiévreuse, les chances hasardeuses de l'industrie moderne. Et dès le lendemain, il voulut aller consulter Léon Morel sur le choix des machines qu'il lui fallait acquérir. Les deux industriels eurent un long entretien, après lequel Léon entra dans le petit parloir où travaillait sa femme, et longtemps il se promena, comme un lion en cage, soucieux, impatient et taciturne.

Léon Morel appartenait à la génération de nos jours, toute enfiévrée d'ambition et de désirs immodérés de fortune : il avait fait des études sérieuses et profondes, et cueilli, comme tant d'autres, le fruit de l'orgueil sur l'arbre de la science. Placé à la tête de la filature que son père lui avait léguée, il n'avait vu jusqu'alors dans ce moyen d'existence qu'un marche-pied vers le pouvoir, et peut-être avait-il rêvé un ministre des finances dans le modeste filateur.

Clémence le regardait depuis longtemps avec une secrète inquiétude ; se levant enfin, elle alla vers lui, posa la main sur

son épaule, et lui dit d'un ton affectueux :

« Qu'as-tu donc, Léon ? »

— Rien ! » répondit-il brusquement.

Le silence régna encore ; Léon marchait toujours, en tordant machinalement un journal qu'il avait pris sur la table. Il s'arrêta enfin auprès de sa femme :

« Tu sais, lui dit-il, que Valory compte agrandir sa fabrique ? Décidément, il se lance ! ta cousine lui a fait sentir l'aiguillon... Avec un peu d'activité, d'intelligence, il pourra tripler, quintupler ses capitaux.... »

— Eh bien ?

— Eh bien ! je me demandais tout à l'heure qui m'empêcherait d'en faire autant ? Croirais-tu, Clémence, que Valory a la prétention de devenir député ? En vérité, c'est très-plaisant, mais ce n'est pas impossible... L'argent mène à tout... et, quand à la fortune se joint une intelligence pratique, des études sérieuses... où ne pourrait-on pas monter ? »

Clémence ne dit rien, préférant laisser s'échapper ces idées en fermentation, que le silence pouvait cependant rendre plus dangereuses ; mais dans les projets d'ambition qui perçaient au travers des phrases entrecoupées de son mari, rien ne répondait aux désirs modérés de son propre cœur, qui toujours avait placé le bonheur comme la vertu, dans des régions moyennes, également à l'abri de la misère et des grandeurs.

« Tu ne dis rien, Clémence ? ne voudrais-tu pas que je fusse député ? »

— Je voudrais que tu fusses heureux.

— Je le suis, Clémence, je le suis avec toi.

— Alors, cher ami, pourquoi ne pas chercher de préférence à perfectionner cette part de bonheur qui nous est échue ? Pourquoi dévier de la voie où nous l'avons trouvée ?

— Est-ce dévier que de chercher à accroître richesses et réputation ?

— Peut-être !

— Mais tu n'as donc nulle ambition ? »

J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus [belle (1),

aurait pu répondre la jeune femme ; mais elle se tut un moment, et regarda avec des yeux pensifs le paysage qui s'étendait au pied du balcon, où tous deux se tenaient debout. On était au mois d'août ; le soleil couchant rougissait de ses derniers feux les arbres du parc, dont les troncs moussus se revêtaient de teintes splendides ; un vent doux murmurait dans le feuillage et agitait mollement les rameaux de la clématite qui s'enlaçait au fer du balcon ; à gauche, à travers une percée, l'on découvrait la Seine déroulant ses nappes limpides et transparentes ; à droite, un sentier ombragé suivait le contour d'un vaste champ où s'achevait la moisson. L'Angélus tinta au clocher du village ; la cloche de la fabrique lui répondit, et au même instant, le petit sentier fut couvert d'ouvriers filateurs, hommes, femmes, enfants, qui, la journée finie, retournaient au logis. Léon et Clémence les suivirent des yeux : ces pauvres gens, accablés sans doute par le labeur du jour, s'en allaient en toute hâte et tristement, sans un regard pour les beautés de la campagne, sans un refrain en réponse aux joyeuses chansons des moissonneurs. Quelques paroles grossières, raillerie ou colère, s'échangeaient seules entre eux ; les enfants les répétaient, les femmes riaient, et ces paroles et ces rires, apportés par le vent jusqu'à Clémence, navraient son cœur et faisaient monter les larmes à ses yeux. Sous l'empire d'un sentiment profond, elle saisit la main de son mari, lui désigna des yeux les filateurs qui s'éloignaient, et dit :

« Là serait mon ambition ! Transformer, moraliser, rendre enfin plus heureux ceux dont la vie est si intimement liée à la nôtre,

(1) *Polyeucte*, acte IV.

ne serait-ce pas un digne emploi des forces, de l'intelligence, du temps, de la fortune d'un homme ?

— Explique-toi : que voudrais-tu ?

— Vois ces pauvres gens dont ta fortune assure l'existence matérielle, et qui, en retour, te donnent leur labeur assidu, je voudrais qu'établissant entre eux et nous, des liens de protection, de tutelle et d'amour, nous pussions leur créer une vie plus douce, et relever en eux la dignité humaine, avilie par le vice, par l'ignorance et surtout par l'oubli de Dieu. Tiens, cher Léon, voici mes châteaux en Espagne : Je voudrais d'abord pour nos ouvriers des habitations plus salubres ; un salaire suffisant pour les temps de santé, des secours certains aux jours de la maladie. J'aimerais à créer une salle d'asile pour les petits enfants, dont les mères travaillent du matin jusqu'au soir, et des écoles où nos petits ouvriers, aussi bien que les jeunes gens, pourraient apprendre le catéchisme, la première des sciences, la lecture, l'écriture, le calcul, tout ce qui pourrait enfin développer leur esprit trop souvent engourdi dans l'exercice d'un travail machinal. Je voudrais le repos des dimanches, et de la part du chef de manufacture, une surveillance assidue, paternelle, surveillance d'ami, de tuteur, sur la conduite de ceux qu'il emploie. Enfin, je voudrais que notre maison eût la réputation de ne livrer que de bons produits et de n'employer que d'honnêtes gens. »

Léon, à son tour, ne répondait pas, mais il l'écoutait, et une espèce d'attendrissement se reflétait sur son visage. Elle continua :

« Quelle joie ce serait, si dans quelques années ce misérable hameau où demeurent nos ouvriers, était couvert d'habitations riantes, annonçant le bien-être et la paix domestiques ! si les petits enfants savaient lire et prier Dieu ! Si les malades étaient soignés et secourus ! et si le lundi soir, les pères de famille cultivaient leur jardin au

lieu d'aller au cabaret ! Je prierais de meilleur cœur si nos ouvriers assistaient à la messe et je serais plus heureuse s'ils étaient plus heureux... »

Léon serra la main de sa femme :

« Ma bonne Clémence, lui dit-il, des vœux si purs méritent d'être exaucés. Tu viens de changer le but de ma vie : désormais elle sera toute ici : à toi, ma bien-aimée, et à ces pauvres gens dont tu m'apprendras à faire le bonheur. Tu seras contente. »

III. VINGT ANS.

Comme deux ruisseaux sortis de la même source, ayant mêlé longtemps leurs eaux fraternelles, se séparent peu à peu et cessent de couler sous les mêmes cieux et les mêmes ombrages, la vie des deux cousines se sépara de plus en plus, et, dissemblables par les goûts, les opinions, elles quittèrent la route parallèle qu'elles avaient si longtemps suivie. Amélie put se croire heureuse, car tous les projets qu'elle avait conçus se réalisèrent : possession de richesses, jouissances de luxe, plaisir si doux de faire des envieux, rien ne manquait à sa brillante existence. Son mari suivait la voie qu'elle lui avait tracée ; le séjour de Paris comblait tous ses vœux, un chef d'atelier habile était à la tête de la manufacture et croyait faire son devoir en montrant une grande sévérité envers les ouvriers, dont le nombre s'était augmenté de tous les hommes d'inconduite qui avaient été chassés de chez Morel ; Valory se rendait rarement à sa fabrique, dont il s'occupait de placer avantageusement les produits, tandis que sa femme ne songeait que fêtes et plaisirs.

Clémence avait suivi l'inspiration de son âme en dirigeant vers un plus noble but l'ambition qu'elle voyait éclore dans le cœur ardent de son mari ; sans doute, elle rencontra bien des obstacles ; sans doute, elle soutint bien des luttes, et dut vaincre à la fois les événements extérieurs, onéreux et difficiles : le caractère de Léon, entraîné

vers les splendeurs du luxe et les rêves de l'orgueil, et enfin l'inertie de ceux mêmes qu'elle voulait régénérer. Cependant, elle aussi, obtint le succès modeste auquel elle avait aspiré. Son mari, cédant peu à peu à une influence de paix et de charité, se passionna pour ces idées dont la douce main de sa femme avait tracé les premiers linéaments; il employa au bien des autres toutes les facultés qu'il n'avait si longtemps exercées que pour lui-même. L'étroit horizon où il se trouvait enfermé devint son monde, et il voulut moraliser, perfectionner ce coin de terre, où, près de sa femme et de ses enfants, il cachait son bonheur. Par ses soins, la manufacture rendue plus salubre, ouvrit ses fenêtres aux flots d'un air vivifiant; les heures de travail furent proportionnées aux forces du travailleur, et un salaire plus élevé, seul luxe que se permettent les jeunes époux, procura aux ouvriers une nourriture plus abondante, et préserva leur famille des privations jusqu'alors éprouvées. Le repos du dimanche, ce droit de Dieu, le repos de la nuit, ce droit de l'homme, furent inviolablement respectés. Prévenant les dispositions d'une loi protectrice, Léon avait réglé le travail des enfants, et tout en les habituant à un labeur sérieux et régulier, il les faisait initier à l'instruction convenable à leur état et leur procurait les délassements chers à leur âge. Une salle d'asile recevait les plus jeunes de ces enfants, et ils y trouvaient les soins maternels que leurs mères, occupées à gagner le pain du jour, ne pouvaient leur rendre.

Usant du droit le plus légitime, M. Morrel avait renvoyé ces ouvriers dont l'inconduite obstinée se refusait à tous les progrès, bornes humaines, qui, non-seulement restent stationnaires dans la boue, mais encore empêchent les autres de marcher. Peu à peu, les hommes qui composaient le personnel de la manufacture comprirent les idées de leur chef, ils s'y associèrent avec ardeur, et dès lors tout fut gagné. Ce petit

peuple de travailleurs, mu par le souffle puissant de la religion, de l'ordre, de l'esprit de famille, gravita rapidement vers la civilisation dont il était déchu, tandis que les ouvriers de Valory, abandonnés à leur misère, à leurs mauvaises passions, descendirent avec une vitesse effrayante les degrés de l'échelle sociale.

Cette comparaison avait péniblement ému le cœur de Léon et de Clémence, qui, après un somptueux dîner chez Amélie, avaient visité ces ateliers, où la concurrence aveugle, la production effrénée étalaient leurs tristes merveilles. Ils s'en revenaient à pied, vers le soir, s'entretenant encore des impressions de la journée. Ils avaient vu, à côté du château d'Amélie, comparable aux plus beaux manoirs de l'aristocratique Angleterre, ils avaient vu cette fabrique sombre et malsaine, cette population confondue, entassée, sans distinction d'âge ni de sexe; ils se souvenaient de ces hommes, défaillant sous une vieillesse précoce, de ces enfants flétris par le vice et par un travail abrutissant; de ces pauvres êtres qui n'avaient plus de la femme que le nom; de ces huttes, vues en passant, misérables tanières où souffrait, seul, quelque pauvre malade, où pleurait, abandonné, quelque petit enfant; ils avaient vu, plus d'une fois, le matin du dimanche, l'église déserte et les saints mystères offerts dans une désolante solitude, tandis que le piston de la fabrique ne cessait de retentir, et que ceux pour qui le dimanche n'existe pas, reprenaient la tâche quotidienne, la tâche éternelle!...

« Mon Dieu! que je plains ma cousine! dit Clémence. Le moyen d'être heureux quand tout le monde souffre autour de soi? »

Elle fut interrompue par un chant, que formait un chœur de petites voix frêles. Ils arrivaient en ce moment sur leurs domaines, et ils virent s'avancer, dans une allée couverte, les enfants de l'asile, filles et garçons, qui, placés sur deux rangs,

marchaient en marquant le pas et en chantant le refrain du soir :

Adieu, petits amis, que durant la nuit sombre,
Les saints anges du ciel veillent autour de nous !

Rappelons-nous bien tous,
Que toujours, même au sein de l'ombre,
Dieu nous voit... il entend,
Ce que dit son enfant.

Une sœur de la Sagesse conduisait cette petite troupe, et à son moindre geste, les yeux se levaient, les fronts se redressaient, on marchait plus droit, on chantait d'un meilleur cœur.

Clémence et Léon caressèrent en passant ces têtes blondes et brunes, ces grosses joues fraîches, ces visages qui leur rappelaient des traits bien connus, et marchant toujours, ils entrèrent dans une rue villageoise, occupée par les ouvriers.

Ayant remarqué combien les causes extérieures peuvent réagir sur la moralité humaine, Léon avait voulu créer à ses ouvriers des demeures saines et commodes, afin de les attacher à leur foyer domestique, et de les éloigner du cabaret, lieu de refuge de ceux qui ne possèdent qu'un logis affreux, malpropre, désolé. Il avait réussi. Les maisons qu'il avait fait bâtir, solides et confortables, précédées chacune d'un petit jardin clos par des haies, presque semblables aux plus riantes *cottages* (1) des environs de Londres, étaient uniquement occupées par des ouvriers, et quelques-uns d'entre eux même avaient acquis la propriété de leur demeure. Cette ruche de travailleurs offrait mille gracieux tableaux, lorsque, vers le soir, le soleil couchant allumait dans les vitres des chaumières comme un écrin de pierres précieuses ; alors les familles étaient réunies : une jeune femme, devant un large foyer, habillait et caressait son nouveau-né ; une autre, ménagère active, étendait sur le gazon, à la rosée, le linge qu'elle venait de laver ; plus loin, la famille était rassemblée au-

tour du repas du soir, frugal, mais abondant ; sur le seuil, les enfants profitaient des dernières clartés du jour pour apprendre la leçon du lendemain ; quelques hommes arrosaient, sarclaient, rattachaient les fleurs et les légumes de leur étroit potager ; des jeunes filles célébraient le Mois de Marie, en récitant le chapelet au pied d'une statue de la Sainte-Vierge, toute environnée de lilas et d'églatine ; des vieillards causaient en se promenant à petits pas.

Clémence et Léon, après avoir salué chaque groupe, échangé avec les mères, avec les enfants, avec les ouvriers, quelques paroles amicales, s'arrêtèrent à la dernière maison, et entrèrent dans une chambre fort propre, où un malade, de son lit placé près de la fenêtre, regardait tour à tour la campagne verte et fleurie et le ciel paré des pompes du soir ; une jeune fille tricotait auprès de lui.

« Eh bien ! Jacques, dit M. Morel, comment vous trouvez-vous ? »

— Bien faible, monsieur, cependant on dit que je suis mieux.

— Avez-vous tout ce qu'il vous faut ?

— Les camarades ne me laissent manquer de rien : grâce à la caisse de secours fondée entre nous par vos conseils, les visites du médecin, les médicaments sont payés, et l'on me donne encore six francs par semaine (1). Gertrude, que voilà, prend bien soin de moi. C'est une bonne fille, ajouta son père avec un peu d'attendrissement.

— Prenez courage, Jacques, dit Clémence, je vous enverrai du bouillon de poulet et un sirop... Ne vous faites faute de rien... ; il faut que vous guérissiez ! Vous viendrez me voir dimanche, Gertrude. Bonsoir ! »

(1) Ces associations existent dans beaucoup de villes manufacturières. Au moyen d'une faible cotisation hebdomadaire, les ouvriers jouissent de tous ces avantages.

(1) Prononcez *cottage*.

Jacques les remercia, et ils poursuivirent silencieusement leur route. Arrivés au perron de leur maison, où leurs enfants les attendaient, Clémence se retourna, elle regarda ces chaumières riantes et paisibles dont les blondes fumées estompaient l'azur du ciel; elle prêta l'oreille aux chansons, aux conversations joyeuses qui montaient comme un doux murmure, et se tournant vers son mari, elle lui serra la main, en s'écriant :

« Mon Dieu ! je suis bien heureuse ! »

IV. TELLES SEMAILLES, TELLE RÉCOLTE.

Vingt ans s'étaient écoulés depuis le mariage des deux cousines; leurs maris, tous deux au milieu de la vie, étaient à l'apogée de leur fortune : Valory possédait l'opulence et le respect involontaire qu'elle entraîne à sa suite; Morel avait acquis par ses travaux et sa probité, une aisance large et féconde, et l'estime publique, honorant une vie de dévouement, l'avait cherché au fond de cette obscurité qu'il avait choisie. Il venait d'être nommé député, et il espérait porter à la tribune les lumières qu'il avait acquises dans l'exercice de la charité, lorsque la révolution de février 1848 éclata, soudaine, foudroyante et pleine de sinistres prévisions. Dès les premières rumeurs de ces tempêtes populaires, Valory, cédant à une terreur égoïste, mauvaise conseillère, fit fermer ses ateliers et abandonna ses ouvriers à toutes les tentations de l'oisiveté, des mauvais conseils et des mauvais exemples. Léon, revenu chez lui, fit continuer les travaux, tout en modérant la production, et s'attacha à perfectionner les œuvres nouvelles qu'il avait entreprises. Chaque année avait apporté son tribut à ce travail régénérateur, auquel il s'était profondément voué. Non content des améliorations matérielles, et des progrès religieux et moraux qu'il avait obtenus, il cherchait à diriger les heures de loisir elles-mêmes vers un but

plus élevé. Il avait établi une société, dont les ouvriers étaient membres, qui les rassemblait aux jours de fête, tantôt dans une salle vaste et riante, tantôt dans un spacieux jardin. La lecture, la conversation, les jeux d'adresse ou de combinaison, occupaient les heures, et la soirée se terminait par une courte prière (1). Là fut pour les ouvriers le remède contre les clubs et leurs doctrines dissolvantes. D'ailleurs, le moyen de prêcher la haine à ceux qui depuis longtemps se sentaient aimés; l'envie à ceux qui ne manquaient de rien; la paresse à ceux que le travail rendait heureux? Les apôtres de l'erreur se tournèrent ailleurs, et là ils trouvèrent des cœurs assez pervers par l'excès du vice, de la misère et de l'ignorance, pour être disposés à les entendre.

Un matin, de bonne heure, Léon entra chez sa femme, pâle et l'air agité.

« Je vais voir Valory, ma chère Clémence; on dit que ses ouvriers sont mécontents... on parle même d'émeute... il faut que j'aie vu notre cousin, et lui offrir mes services.

— Mon ami, répondit Clémence avec calme, laisse-moi t'accompagner. Avec toi, je ne crains rien; loin de toi, je craindrais sans cesse. Nous ramènerons Amélie ici, avec nous. »

Léon voulut faire quelques objections, mais sa femme insista, et comme il ne prévoyait pas de danger pressant, il céda. Tous deux montèrent en cabriolet, et se dirigèrent vers la fabrique de lainages, qui se trouvait à une lieue de la maison.

Une magnifique avenue de platanes conduisait de la route au château de Valory; au moment de tourner bride et de s'enfoncer sous ces ombrages, Léon se vit re-

(1) La ville de Lille possède une société, semblable à celle qu'on vient de décrire, et dont les ouvriers et les patrons font également partie. Elle a produit jusqu'ici, sous le rapport moral, les résultats les plus heureux.

tenu par un vieux mendiant, qui, se plaçant à la tête du cheval, s'écria :

« Monsieur ! n'allez pas plus loin... il y a du grabuge là-bas... les ouvriers sont comme de vrais loups après le fabricant... Croyez-moi, retournez... »

Une clameur sauvage coupa la parole au vieillard : des cris furieux s'élevaient du côté de la fabrique, et au même instant, une fumée noire teignit le ciel.

Léon fit un geste d'adieu au mendiant, toucha son cheval du fouet, et tourna l'avenue.... mais le cheval s'arrêta épouvanté : la manufacture était en feu ; les flammes sortaient par les fenêtres comme des langues ardentes, et de longs tourbillons de fumée, diaprés d'étincelles, s'élevaient au-dessus des arbres.

« Allez au presbytère ! vous les trouverez là ! » s'écria le mendiant qui les avait rejoints.

Clémence lui donna une pièce de monnaie ; et son mari, suivant le conseil, quitta l'avenue et se dirigea vers l'humble maison du curé.

Laissant, à quelque distance, le cabriolet abandonné aux soins d'un enfant, ils frappèrent à la porte du presbytère, et toujours poursuivis par les rugissements d'une multitude en fureur, ils suivaient dans le ciel, pleins d'angoisse, le reflet des flammes qui dévoraient la fabrique de leurs amis. La servante du curé vint leur ouvrir, les reconnut, et les introduisit dans une petite salle, en disant :

« Ils sont là ! »

Clémence et Léon entrèrent... Valory, défait, consterné, s'avança au devant d'eux. Amélie était à demi couchée sur un fauteuil, pâle, immobile, et agitée d'un tréssailement soudain, chaque fois que les cris féroces des ouvriers s'élevaient plus violents, chaque fois que des débris enflammés, arrachés par le vent, venaient pleuvoir dans le jardin du presbytère. La veille, elle avait donné à des étrangers un dîner splendide dont les rumeurs avaient attiré

sous les fenêtres la populace du village, et, surprise au milieu de la nuit par le rassemblement devenu émeute, elle n'avait pas eu le temps de quitter sa toilette. Sa robe de soie, ses dentelles, ses bras nus chargés de bracelets étaient à demi cachés sous le châle grossier, qu'elle avait emprunté d'une servante en s'enfuyant. Son mari avait également revêtu sur son habit noir un sarrau de toile taché d'huile, qu'il avait ramassé dans un coin de sa manufacture ; tous deux avaient fui, traqués par une multitude irritée et farouche, et ils étaient venus trouver un asile chez le saint prêtre.

« Quel jour ! quel malheur ! s'écria Valory... Entendez-vous ces bêtes brutes qui détruisent ce qui les faisait vivre ? Je porterai ailleurs ma fabrique.

— Consolez-vous, mon cher Franz, répondit Léon, ceci est une grande perte, mais pour vous ce n'est pas la ruine ; vous êtes sains et saufs, voilà l'essentiel... »

La colère de Valory s'augmentait, mais elle prenait une autre direction :

« Jamais, dit-il en s'arrêtant devant sa femme, jamais pareille chose ne serait arrivée du temps de mon père !... Il était sévère, il est vrai, mais ma mère savait se faire aimer des ouvriers... Moi-même, ils m'aimaient autrefois... »

— Est-ce donc moi qui ai détourné leur affection ? repartit Amélie avec aigreur.

— Ah ! monsieur ! s'écria le curé qui revenait du lieu de l'incendie, le moment où l'on souffre en commun n'est pas celui des reproches ! Si vous avez erré (ce dont Dieu seul est juge), ne pouvez-vous réparer ? Vous êtes jeune encore...

— L'expérience du passé vous éclaire, dit Clémence.

— La fortune vous reste, ajoute Léon ; les lois feront justice des coupables ; pardonnez à ceux qui ne sont qu'égarés par ces journaux qui chaque jour leur prêchent contre nous et la haine et l'envie.

— Pardonnez à ces malheureux, reprit le curé, et ne vous vengez qu'en leur faisant du bien. Réconciliation, monsieur, je vous en conjure, au nom du Seigneur ! »

Valory resta un moment indécis, et s'avavançant les bras ouverts vers sa femme, il lui dit :

« Amélie, pardonnons ! »

Elle s'appuya sur lui et tendit la main à Clémence :

« Ma cousine, dit-elle, m'enseignera le

secret de se faire aimer de ces hommes en les rendant meilleurs et plus heureux ! »

La flamme, au dehors, jaillit plus éclatante, et un bruit formidable annonça que les hautes cheminées ainsi que les toitures de la fabrique s'abîmaient dans le feu... Tous écoutèrent en silence... et Léon dit enfin :

« Oublions le passé, et fondons sur ces ruines un nouvel édifice ! »

M^{me} EVELINE RIBBECOURT.

DES HOMMES ILLUSTRES.

BAYARD.

Bayard ne se maria point; sa mère est la seule de ses parentes dont l'histoire fasse mention; nous n'aurons donc à parler, à propos de lui, que des femmes avec lesquelles le hasard le mit en rapport dans le cours de sa vie.

Quand Bayard eut atteint sa treizième année, son père, pour terminer son éducation et lui faire commencer la carrière des armes, l'envoya servir, en qualité de page, chez le duc Charles de Savoie. Ce fut alors que sa mère lui tint ce discours rapporté par ceux qui ont écrit la vie du chevalier sans reproche :

« Pierre, mon ami, vous allez au service d'un gentil prince; autant qu'une mère peut commander à son enfant, je vous commande trois choses :

» La première, c'est que vous aimiez, craigniez et serviez Dieu, sans aucunement l'offenser, autant qu'il vous sera possible.

» La seconde, c'est que, ôtant de vous tout orgueil, vous soyez doux et courtois à toutes gens. Ne soyez maldisant ni menteur; fuyez l'envie; soyez loyal en faits et

en dits. Tenez votre parole, soyez secourable aux veuves et aux orphelins.

» La tierce, c'est que des biens que Dieu vous donnera vous soyez charitable aux pauvres nécessiteux; car donner pour l'amour de Dieu n'appauvrit oncques homme. Voilà ce que je vous en charge. »

Bayard écouta ces conseils avec respect et les suivit.

Arrivé à la cour de Chambéry, il se prit d'attachement pour une des demoiselles de la duchesse de Savoie, et forma le dessein de la demander pour femme; mais, vu l'extrême jeunesse de Bayard, ce projet fut ajourné à plusieurs années et ne se réalisa point. Le page, devenu écuyer, fut obligé de s'éloigner de la cour, et durant son absence la jeune personne, cédant au vœu de ses parents, épousa le seigneur de Fluxas. Bien du temps s'était écoulé quand la dame de Fluxas et Bayard se revirent à Carignan. Leur affection mutuelle n'était plus alors qu'une simple amitié; mais, selon les idées romanesques de l'époque, Bayard se crut obligé de donner un tournoi en l'honneur de sa dame, et de far

d'un manchon qu'elle avait porté, et auquel il attacha un gros rubis, le prix destiné au vainqueur. Ce prix, remporté par Bayard, fut restitué à la dame de Fluxas.

Après ce tournoi les femmes ne figurent plus dans la vie du chevalier qu'au moment où il reçut une dangereuse blessure, à l'assaut de Bresse, pendant les guerres d'Italie, sous Louis XII.

Couché par deux soldats sur une porte qu'ils détachèrent de la première maison venue, il fut porté dans un palais peu éloigné. Le gentilhomme auquel ce palais appartenait l'avait abandonné en y laissant, à la garde de la Providence, sa femme et deux filles jeunes et belles. Ce fut la dame qui ouvrit et reçut chez elle Bayard mourant. Il consigna ses deux soldats à la porte, avec défense, sous peine de vie, de laisser entrer personne ; leur promettant du reste de les bien dédommager du sacrifice qu'ils faisaient en renonçant à prendre part au pillage de la ville.

On plaça Bayard dans un bel appartement. Dès qu'il y fut installé, la dame se jeta à ses pieds et lui parla en ces termes : « Noble seigneur, je vous offre cette maison et tout ce qui s'y trouve ; tout est à vous par le droit de la guerre. Je ne vous demande qu'une grâce, c'est de nous conserver la vie et de garantir mes filles et moi de toute insulte. — Madame, répondit Bayard, je ne sais si je survivrai au coup que j'ai reçu, mais tant que j'existerai, il ne sera fait à vous ni à vos filles plus d'injure qu'à moi-même. Loin de laisser piller votre maison, je vous promets au contraire toutes sortes de respects. »

La dame, rassurée par ces paroles, alla elle-même, accompagnée d'un des soldats, chercher promptement un chirurgien qui demeurait tout près de chez elle, et fit prodiguer au blessé les secours dont il avait besoin.

Après six semaines, la santé de Bayard se trouva assez bien rétablie pour qu'il fût en état de rejoindre l'armée. L'hôtesse

chez laquelle il logeait, se regardant comme sa prisonnière ainsi que sa fille, était fort inquiète et comptait avoir à payer une rançon de dix mille ducats pour le moins. Cependant cette dame, qui avait déjà eu des preuves de la noblesse des sentiments du chevalier, espéra qu'il se contenterait des offres qu'elle voulait lui faire. Elle mit donc dans un coffre d'acier, fort bien travaillé, deux mille cinq cents ducats d'or ; et le matin du jour où Bayard devait partir, elle entra dans sa chambre suivie d'un laquais chargé du coffre. Alors, exprimant sa reconnaissance pour les services qu'il lui avait rendus lors du sac de la ville, elle se loua même de la conduite respectueuse que ses soldats avaient tenue envers elle, et après avoir reconnu qu'elle et ses filles étaient ses prisonnières, elle le supplia de se contenter de la faible rançon qu'elle venait lui offrir. En parlant ainsi, elle ouvrit le coffre et fit voir à Bayard ce qu'il contenait. Le chevalier, qui de sa vie n'avait fait cas d'or ou d'argent, se mit à sourire et dit : « Madame, combien y a-t-il là-dedans ? » La dame, craignant qu'il ne trouvât la somme trop modique, lui répondit en tremblant : « Monseigneur, il n'y a que deux mille cinq cents ducats ; mais si vous n'êtes pas content, faites-nous connaître la somme que vous exigez, nous tâcherons de la trouver. — Ce n'est pas ce que je veux dire, répliqua Bayard. Quand vous m'offririez cent mille écus, je ne les estimerais pas autant que tout le bien que vous m'avez fait depuis que je suis chez vous, et la bonne compagnie que vous m'avez tenue, vous et votre famille. Au lieu de prendre votre argent, je vous promets que tant que je vivrai, vous aurez en moi un serviteur et un ami. » La dame, étonnée d'une générosité à laquelle elle ne s'était point attendue, le supplia de recevoir son présent. « Puisque vous le voulez absolument, reprit Bayard, je l'accepte. Mais je vous prie de faire venir mesdemoiselles vos filles afin que je prenne congé d'elles. » Quand ces

jeunes personnes furent présentes, elles joignirent leurs remerciements à ceux de leur mère et peignirent de la manière la plus touchante l'admiration que la conduite de Bayard leur avait inspirée. Le chevalier, ému jusqu'aux larmes, les remercia de lui avoir tenu journellement compagnie, et de l'avoir diverti, soit en travaillant dans sa chambre, soit en chantant et en jouant du luth auprès de lui. « Vous savez, leur dit-il, que les gens de guerre ne sont pas d'ordinaire chargés de bijoux et d'autres objets propres à être offerts à des demoiselles ; mais madame votre mère vient de m'obliger à recevoir d'elle deux mille cinq cents ducats que vous voyez là ; je vous prie d'en garder chacune mille pour ajouter à votre dot, et ne vous demande en retour que de prier Dieu pour moi. » Puis, s'adressant à la mère : « Madame, dit-il, je désire que les

cinq cents ducats qui me restent soient distribués aux pauvres monastères de filles qui ont le plus souffert du pillage ; mais comme je vais partir, je me repose entièrement sur vous de cette bonne œuvre. »

Alors chacune des jeunes filles lui demanda d'accepter au moins, comme souvenir d'elle, une pièce de son ouvrage. L'aînée lui remit deux jolis bracelets en fils d'or et d'argent ; l'autre une bourse de satin cramoisi parfaitement brodée. Il les reçut avec beaucoup de plaisir, se fit attacher sur-le-champ les bracelets et serra la bourse dans sa poche en promettant aux demoiselles de porter leurs présents tant qu'ils dureraient. Ensuite il prit congé de la famille, qui versait des larmes comme si elle avait perdu un père, et conserva longtemps le souvenir du bon chevalier.

M^{me} E. A. SURVILLY.

JEAN SOUSSANINN.

On était au commencement de l'année 1613, Moscou gémissait encore sous le joug des Polonais ; mais déjà l'interrègne allait finir et le prince Pojarsky indiqua aux Russes le jeune Michel Romanoff, comme ayant le plus de droits à la couronne. L'hetmann Jolkevsky, instruit que les Russes ne voulaient plus de Vladislav pour roi, et avaient expédié une ambassade auprès du prince Michel, qui se trouvait alors au couvent de Saint-Ipathie à Kostroma, pour lui offrir le trône, envoya plusieurs détachements de son armée, afin de saisir le jeune prince. Un de ces détachements entra la nuit du 19 mars dans un village situé à soixante verstes de Kostroma, et, s'arrêtant devant une chaumière qui paraissait plus vaste et plus riche

que les autres, l'officier commandant la troupe frappa à la porte ; aussitôt un homme parut sur le seuil. C'était un beau vieillard, d'une taille moyenne, et dont les cheveux et la barbe commençaient à grisonner. « Que désirez-vous ? dit-il.

— Nous cherchons un asile pour la nuit, répondit l'officier. Laisse-nous entrer ; ensuite nous parlerons d'affaires avec toi.

— Soyez les bienvenus ! leur répondit le paysan ; je ne refuse à personne l'hospitalité. Ma fille et mon fils prépareront tout ce qui est nécessaire pour votre repas, et pendant ce temps nous parlerons de ce qui vous amène chez moi. »

Ce vieillard se nommait Jean Soussaninn ; il était bailli du village de Domnino, et jouissait de l'amour de tous les villa-

geois. Veuf depuis plusieurs années, il n'avait qu'une fille, Anastasie, son trésor et son amour. Quant au jeune homme, qu'il nommait son fils, c'était un pauvre orphelin qu'il avait adopté et qu'il voulait marier à sa fille. Le bruit que les Polonais cherchaient à s'emparer du prince Michel était parvenu jusqu'à lui et le noble vieillard en gémissait d'effroi.

Lorsque les Polonais eurent soupé, l'officier pria son hôte de congédier ses enfants, puis ayant fermé la porte à double tour, et s'étant approché de lui. « Vieillard ! veux-tu avoir de l'or ? »

— Oui, répondit-il.

— Eh bien ! reprit l'officier en lui appuyant un pistolet sur la poitrine, consens à nous servir de guide jusqu'à Kostroma et à nous montrer la retraite où se cache Michel Romanoff. Si tu refuses, je te tue et je trouverai aisément un autre guide.

— Je consens, dit le vieillard. Partons à l'instant même. Hâtons-nous ; dans dix heures nous serons à Kostroma.

— Amis ! s'écria l'officier aux soldats, en route ! et que Dieu nous soit en aide ! »

Alors les Polonais s'armèrent et sortirent de la chaumière, sans aucun bruit. Jean marchait entre l'officier et un des soldats. Ils traversèrent un champ et entrèrent dans un bois touffu. Ils marchaient depuis plusieurs heures par une neige profonde ; le ciel était couvert de nuages, le vent sifflait avec force. Les Polonais, fatigués et transis de froid, s'arrêtèrent en s'écriant : « Maudit vieillard ! où nous mènes-tu ? Nous sommes las ! nous n'avons plus la force de marcher ! »

— Faisons encore quelques pas, leur répondit Soussaninn, et nous arriverons alors près d'une chaumière qui est toujours ouverte aux voyageurs. »

En effet, après cinq minutes de marche ils aperçurent une petite cabane, et y entrèrent. C'était la demeure d'un chasseur, absent en ce moment. Les Polonais s'y installèrent. Jean leur apporta de

l'eau-de-vie, alluma le feu du foyer, et les vit bientôt s'endormir profondément. Un seul soldat, demi-ivre, avait été placé, par l'officier, en sentinelle près de la porte ; mais fuir était bien loin de l'idée du pauvre vieillard !

Aussitôt qu'il se vit seul, il se mit à genoux et pria. « Mon Dieu ! disait-il, donnez-moi la force d'accomplir mon projet. Veillez sur mes pauvres enfants, sur mon Anastasie chérie ! Je sacrifie volontiers ma vie pour sauver celle de mon maître ; je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pu bénir ma fille et mon fils. Mais vous, mon Dieu ! vous, pour qui mon cœur est ouvert, vous veillerez sur eux. Pourtant, je me sens défaillir à l'idée de n'avoir pu leur faire un dernier adieu. Si du moins j'avais quelque un près de moi en ce moment, pour le prier de leur dire que je ne suis point un traître, que mon projet n'est point de livrer mon czar à ses ennemis, mais bien de les faire périr dans les neiges et de périr avec eux ! O mon Seigneur ! écoutez ma prière, envoyez-moi quelqu'un qui puisse dire à mes enfants que je les bénis ! »

Tout à coup, il se tut, écouta, et regarda autour de lui ; tout le monde dormait... la sentinelle même qui avait cédé à l'ivresse et à la fatigue était plongée dans un profond sommeil. Des pas retentirent au dehors, et bientôt on frappa légèrement à la fenêtre. « Mon Dieu ! s'écria le vieillard, m'avez-vous donc entendu ? m'envoyez-vous donc un ami?... Voyons qui est là. »

Il quitta la chambre, et se trouva dans les bras de son fils adoptif. « Père ! dit celui-ci fondant en larmes en l'entraînant hors de la cabane, père qu'as-tu fait ? Pourquoi as-tu quitté tes enfants ? Anastasie est au désespoir, elle m'a supplié de te suivre et de savoir quel est ton projet. Dis-moi, que veux-tu faire ? veux-tu nous laisser orphelins ? »

— Tais-toi, mon fils ; ne m'ôte pas le courage ; ne me parle pas du désespoir de ma fille. Écoute-moi, et retiens bien mes pa-

roles : Pars au plus vite pour Kostroma, demande la permission de voir le prince Michel, dis-lui qu'il soit sur ses gardes; dis-lui que Jolkevsky a envoyé plusieurs détachements à sa recherche, que le hasard a voulu qu'un de ces détachements me rencontrât, que j'ai consenti à lui servir de guide, pour le faire périr, mais non pour livrer mon czar. Si j'ai quitté ma fille et toi, c'est parce que j'ai eu peur que parmi nos villageois il ne se trouvât quelqu'un qui se laissât séduire par l'or et consentit à devenir traître; quant à moi, je périrai volontiers pourvu que mon czar soit sauvé et que ma patrie retrouve enfin le calme et le bonheur qui l'ont quittée depuis si longtemps. Dis au prince Michel que je lui confie mes enfants, que je le prie en mourant de remplacer le père dont le ciel a voulu les priver. Maintenant, mon fils, pars ! Épouse mon Anastasie, sers-lui de père et d'époux, rends-la heureuse. Adieu mon fils ! dis à ma fille que ma dernière pensée sera pour elle. Embrasse-moi, mon enfant ! »

Le vieillard se jeta en sanglotant dans les bras de son fils. Après une longue étreinte il le quitta en disant : « Je vous bénis tous les deux ! »

Le jeune homme resta quelques moments indécis ; alors, poussant un profond sanglot, il dit : « Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu ! »

Puis il remonta à cheval et se dirigea vers Kostroma. Bientôt après, les soldats polonais se réveillèrent et se remirent en marche. Le bois s'épaississait à chaque pas, la neige devenait plus profonde; enfin, on perdit le chemin. « Tu es un traître ! s'écria l'officier, tu nous as égarés exprès !

— Un traître ? répondit Soussaninn, il n'en existe pas en Russie. Vous avez cru que je consentirais à vous livrer mon czar ? O Dieu ! plutôt mourir que consentir à cette trahison. Je sais que la mort m'attend, mais apprenez qu'en ce moment mon fils est près du prince Michel, il l'avertit que vous êtes à sa recherche, et le czar ne court plus aucun danger. Tuez-moi ! mais sachez que j'ai sauvé Michel Romanoff, et que vous périrez dans ce bois, car sans guide vous ne pourrez retrouver le chemin. »

A ces mots, les Polonais furieux se jetèrent sur le noble vieillard, qui tomba percé de toutes parts, en disant : « Mon Dieu ! ayez soin de mes deux enfants ! »

Le projet de se saisir du prince ne réussit pas.

Le fils de Soussaninn, arrivé à Kostroma, fut admis devant le czar, et lui répéta les paroles de son père. Le prince Michel, ému du dévouement sublime de ce vieillard, fit appeler la jeune Anastasie, la maria, la dota, et ordonna que, tant que la famille de Soussaninn existerait, pas un de ses membres ne payerait aucun impôt : ce qui s'est continué jusqu'à nos jours. Quant aux Polonais guidés par le vieillard, presque tous périrent de froid et de fatigue; ceux qui purent sortir du bois furent pendus par les Russes.

Le czar Michel régna pendant trente-deux ans, et mourut béni par ses sujets. L'empereur Nicolas I^{er} a érigé un monument à la mémoire de son aïeul Michel, à Kostroma, sur la place qui porte le nom de Soussaninn : ce vieillard y est représenté à genoux, contemplant l'image du souverain auquel il a sauvé la vie.

Une compatriote de Soussaninn.

LA BARQUE DU PÊCHEUR.

Assis dans son bateau vers la chute du jour,
Un pêcheur réparait son filet misérable.
Voilà que tout à coup un ouragan accourt :
Le vent en tourbillons a soulevé le sable,
Et l'amarre se rompt, et les flots en fureur
Loin de terre ont jeté la barque du pêcheur !

Il chercha vainement et sa voile et sa rame :
Elles étaient au bord, d'où ses fils et sa femme,
Impuissants, lui tendaient les bras dans leur douleur.
A travers le bruit sourd de l'écumante lame
Il entendait leurs cris qui déchiraient son âme,
Mais toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

Bientôt rien ne frappa sa paupière éperdue,
Que de l'onde et du ciel l'effrayante étendue
Où la nuit fait encor descendre son horreur.
Et le livide éclair a déchiré la nue,
Et d'instant en instant la tempête est accrue ;
Et toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

De l'aurore en pleurant il attend la lumière ;
Mais nul rayon d'espoir ne vient luire à son cœur.
Il se met à genoux. « Délivrez-moi, Seigneur !
» J'ai de jeunes enfants, une femme, un vieux père :
» Qui pourra, si je meurs, soulager leur misère ? »
Mais toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

Ainsi le lendemain, trompant ses espérances,
La mer ne lui montrait que des déserts immenses ;
Dans son vaste horizon nul point consolateur.
Seulement la mouette à la voix funéraire
Effleurait dans son vol la vague solitaire ;
Et toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

Mais sa joue a brillé d'une larme joyeuse :
Il voit dans le lointain de l'onde vaporeuse

Une voile... il bénit le ciel libérateur...
Mais pareil à l'éclair qui luit et qui s'efface,
Le vaisseau désiré disparaît dans l'espace;
Et toujours s'éloignait la barque du pêcheur.

Et le sud redoubla ses fougueuses haleines;
Et dans le fond glacé des régions lointaines
Où six mois de l'hiver domine la stupeur,
Où la vague durcie au rivage s'enchaîne,
Où semblent vivre seuls l'ours blanc et la baleine,
Se perdit comme un trait la barque du pêcheur.

(Poésies.)

JEAN REBOUL.

ÉNIGME HISTORIQUE.

DEMANDE.

Quel est le prince païen qui, un jour | en sa vie, adora le vrai Dieu et lui offrit
un sacrifice?

MÉLANGES.

DES PERLES.

Les perles, dont les femmes se parent avec tant de plaisir, ont une origine assez singulière : elles proviennent d'une maladie fort grave à laquelle les huîtres de certaines parties du monde sont sujettes; maladie qui fait mourir ces coquillages, s'ils ne sont pas pêchés à l'époque où leur affection a parcouru toutes ses phases, c'est-à-dire au bout de sept ans, et a donné son résultat : la perle.

Plusieurs rivières de l'Europe contiennent des coquillages susceptibles de fournir des perles; mais celles-ci, qui prennent toutes le nom de *perles d'Ecosse*, quoique beaucoup soient dues à la France et à la Russie, ont un aspect terne qui contraste avec le brillant éclat des perles extraites des huîtres de l'île de Ceylan.

C'est donc vers cette île fortunée que se dirigent tous les ans les nombreux spéculateurs qui s'occupent de ce produit; ce sont des Français, des Russes, des Anglais, des Suédois, des Norvégiens; et cette réunion d'hommes venant de toutes les parties du globe exercer leur industrie sur une côte aride, n'est pas sans doute un des points les moins curieux de la *pêche des perles*.

Le premier soin des pêcheurs de perles, dont le nombre s'élève quelquefois à cent cinquante mille, est de dresser des tentes sur cette plage immense où quelques jours avant leur arrivée l'on ne voyait qu'une seule petite hutte, celle du propriétaire de la pêche. Ce propriétaire serait nommé plus justement *adjudicataire*; car c'est au moyen d'une adjudication faite à son profit

par le gouvernement qu'il dispose à son gré de la pêche. Il cède aux pêcheurs telle ou telle partie de banc, limitée par des *bouées*, et quand les transactions sont établies, la pêche s'ouvre : c'est habituellement dans les premiers jours d'avril.

La recherche des *huîtres perlières* ne pouvant être faite que quand le vent souffle de terre, c'est-à-dire le matin, et les bancs d'huîtres se trouvant à quinze milles environ de la côte, c'est à minuit que les barques s'éloignent du rivage — elles arrivent sur les bancs à la pointe du jour — un coup de canon parti du rivage donne le signal, et la pêche commence.

On voit alors de toutes les barques des hommes se précipiter à la mer ; ce sont les plongeurs. Le pied passé dans une sorte d'étrier en pierre, qui augmente la rapidité de leur submersion, ces hommes vont à soixante et quelques pieds sous l'eau ramasser à la hâte toutes les huîtres qui leur tombent sous la main ; et quand ils ont rempli une sorte de filet attaché devant eux, ils lâchent l'étrier et remontent à la surface de la mer, pour être remplacés par d'autres plongeurs qu'ils remplaceront eux-mêmes dans un instant, et ainsi de suite ; car, à bord de chaque barque, le travail n'est jamais interrompu : sur vingt hommes, par exemple, il y en a six au fond de l'eau, six autres qui attendent leur retour pour prendre leur place, quatre occupés à ranger dans la cale les huîtres apportées par les plongeurs, et les quatre derniers chargés de la manœuvre.

Vers les dix heures, alors que le vent de mer commence à se faire sentir, les barques reviennent au rivage et vont déposer le produit de leur pêche dans des parcs appelés *coutlos*, où les huîtres exposées au soleil se dessèchent, s'entr'ouvrent, se putréfient et laissent voir au milieu de leur substance gâtée ce petit corps nacré, brillant et poli qui, sous quelques mois peut-être, se retrouvera dans l'écrin d'une jeune fiancée.

Lorsque les huîtres sont arrivées à cet état, on les place dans des auges faites de troncs d'arbres, et l'on jette dessus une très-grande quantité d'eau de mer ; c'est ce que l'on nomme *le lavage* ; opération dont le but, ainsi qu'on le devine, est de séparer la perle des éléments corrompus dans lesquels elle est enchâssée.

Les manœuvres employés au lavage sont tous placés d'un même côté de l'auge, afin d'être plus facilement surveillés par des personnes disposées *ad hoc*.

Cette surveillance s'exerce avec l'inexorable sévérité que peut inspirer l'appât du lucre. Il est surtout défendu bien expressément aux manœuvres de porter leurs mains à leur visage tant que le lavage dure, afin d'éviter que sous prétexte de répondre à un besoin naturel, quelqu'un d'eux n'avale une perle d'un grand prix. Si l'on soupçonne un manœuvre d'avoir commis une semblable faute, on l'attache immédiatement à un poteau, et il est, séance tenante, soumis à l'action d'un violent purgatif qui témoigne bientôt ou de son innocence ou de sa culpabilité.

Ainsi que je le disais en commençant, c'est sans doute avec un assez vif plaisir que les dames et même quelques hommes se parent aujourd'hui des charmants petits produits dont nous parlons ; mais il faut avouer que la passion des perles ainsi que des autres pierres précieuses, est loin d'être à notre époque ce qu'elle était autrefois : « J'ai vu, dit Pline, non pas dans une cérémonie publique, où d'ordinaire on étale tout le faste de l'opulence, mais dans un souper de fiançailles très-ordinaire, j'ai vu Lollia Paulinia (qui fut depuis la femme de Caligula) toute couverte d'émeraudes et de perles que le mélange des couleurs rendaient encore plus éclatantes. Sa tête, ses cheveux, sa poitrine, ses oreilles, son cou, ses bras, ses doigts en étaient surchargés. L'état qu'elle affectait d'en montrer elle-même se montait à quarante millions de sesterces (huit millions de francs). Et

ces richesses elle ne les tenait pas de la prodigalité de l'empereur, mais de son propre aïeul, Marcus Lollius : c'était la dépouille des provinces. »

On connaît ce trait de Cléopâtre qui, dinant avec Antoine, fit dissoudre dans du vin une perle estimée cent vingt-cinq mille francs environ et avala ce singulier breuvage.

Une des perles qui aient fait époque dans le commerce et dans l'histoire, est celle offerte par César à Servilie, mère de Junius Brutus, 59 ans avant Jésus-Christ : elle avait coûté six millions de sesterces (douze cent mille francs).

Le désir de se parer à bon compte a fait

faire des imitations de vraies perles, imitation dont la vogue est très-considérable, puisqu'il en sort chaque année de Paris pour à peu près un demi-million.

Ces *perles artificielles* ou *fausses perles*, dont l'origine remonte à Henri IV, sont fabriquées, soit avec de la nacre, soit avec des boules de verre recouvertes d'une substance appelée *essence d'Orient* et composée d'écailles fines répandues dans de la colle de poisson.

Une chose assez curieuse, c'est que beaucoup de ces perles, qui ne sont pas comparables aux perles vraies, sont importées pour l'île de Ceylan !

EDMOND AUDOUIT.

Economie Domestique.

DU BEURRE.

Les Grecs n'ont point connu le beurre ; les Romains ne s'en servaient que comme médicament ; les Hollandais en ont introduit l'usage dans les Indes orientales, et les Espagnols n'en firent très-longtemps que des topiques pour les plaies. Dans les premiers siècles de l'Eglise, on brûlait du beurre dans les lampes, au lieu d'huile ; cette pratique religieuse s'observe encore dans l'Abyssinie.

Manière de faire le beurre.

Dans nos campagnes, quand le lait est refroidi et un peu reposé, avec une grande cuillère bien nette, on enlève la crème et on la met dans un pot jusqu'au moment de l'employer ; alors on la jette dans une *baratte* bien lavée ; on bat cette crème avec la batte-à-beurre, jusqu'à ce qu'elle s'épaississe. S'il arrive que les grandes chaleurs l'empêchent de *prendre*, on trait une vache et l'on jette ce lait chaud dans la ba-

ratte ; si c'est à cause des grands froids, on approche un peu la baratte du feu tandis que l'on bat le beurre. Quand le beurre est fait et bien lavé dans de l'eau, on le serre en un lieu propre et frais.

Le beurre du mois de mai est le plus estimé ; celui qu'on fait en été entre les deux Notre-Dame l'est moins ; celui du commencement de l'automne l'est moins encore, mais il vaut mieux que celui qui se fait plus tard. Il faut le choisir d'une odeur, d'une saveur douces, d'une couleur jaune, mais peu foncée.

Il y a deux sortes de beurre : le salé ; le fondu.

Pour le salé : on en prend deux livres à la fois ; on l'étend avec un rouleau sur une table bien propre, on le saupoudre de sel fin ; on plie le beurre en trois ou quatre, on le pétrit, on l'étend de nouveau, on le sale, on le pétrit encore ; on le goûte : s'il paraît assez salé, on prend un pot de grès, on couvre le fond d'un lit de

sel, on y place le beurre, on le couvre avec un autre lit de sel, on met quelques feuilles de papier sur ce pot, et on le serre dans un lieu frais.

Pour fondre le beurre, il faut le mettre dans un chaudron, sur un feu clair et modéré, le faire bouillir jusqu'à ce qu'il soit

cuit, l'écumer et le verser dans des pots de grès. S'il venait à s'enfler, il faudrait y jeter une goutte d'eau.

La Bretagne est celle de nos provinces qui passe pour fournir le meilleur beurre : il nous vient dans des petits pots de terre grise, couvert d'un lit de sel blanc.

VIOLETTES PRALINÉES.

Procurez-vous des violettes doubles, toutes fraîches cueillies, ôtez-en les queues et pesez 500 grammes de ces fleurs ; pesez 1 kilo de sucre que vous cassez par morceaux et mettez dans une petite bassine ou dans une casserole de cuivre, ajoutez-y deux verres d'eau. Lorsque le sucre est cuit *au petit cassé*, c'est-à-dire lorsqu'en faisant refroidir une goutte de ce sucre elle devient dure, jetez-y les fleurs de violettes ; le sucre redeviendra un moment liquide, laissez-le réduire ; pendant ce temps vous remuez légèrement les fleurs avec une fourchette afin qu'elles ne se collent pas les unes contre les autres et prennent également le sucre ; lorsqu'il est revenu au même degré de cuisson, au

petit cassé, étendez sur une table une feuille de papier, retirez la bassine du feu, versez-en le contenu sur la feuille de papier, et, en la prenant des deux bouts, agitez-la de manière à ce que les violettes se roulent également et séparément dans le sucre. Laissez refroidir et introduisez ensuite les violettes dans une bouteille que vous boucherez avec soin.

Les violettes pralinées se conservent plus d'une année ; c'est un bonbon fort agréable. En mettant quelques-unes de ces fleurs dans une tasse et en versant dessus de l'eau bouillante, on obtient une boisson qui dispose au sommeil et convient pour rhumes, catarrhes et agitations nerveuses.

CORRESPONDANCE.

Une clarté inaccoutumée a passé ce matin à travers mes persiennes, ce qui m'a fait penser que le soleil s'était levé... enfin !.... J'ai fait comme lui, ma chère, je me suis levée à mon tour, l'esprit gai, dans l'espoir d'une belle journée, et, le cœur content, dans l'espoir de causer avec toi... Je présume que tu es heureuse, que tous les tiens sont heureux... bien portants... puissé-je ne pas me tromper dans ce vœu que mon amitié forme ! Sais-tu qu'une lettre est une *chose* fort intéressante ? Je

n'ai jamais pu en recevoir une sans battement de cœur et sans me dire : Vais-je apprendre une bonne, une mauvaise nouvelle ?.... Et puis, il peut se passer tant d'événements entre le jour où elle est écrite et celui où nous la lisons ! Quand on pense que l'on peut recevoir d'une amie une lettre bonne, aimable, pleine de projets d'avenir, et que, au moment où on la lit, cette amie a cessé de vivre.... C'est effrayant l'espace, l'éloignement....

A propos de lettre, j'ai reçu d'une de-

moiselle anglaise cette question : « Est-il vrai qu'en France on ne répète plus deux fois, sur l'enveloppe, le mot Monsieur, ou Madame ? » Je te demande la permission de lui répondre ici. « Oui, mademoiselle, on écrit :

Madame ***, rue Royale, n° 1.
(Seine.) Paris.
ou bien on emploie cette manière plus moderne :

rue Royale, n° 1.

Madame ***

Si la personne à laquelle on écrit a un titre, un état, le nom de la rue et le numéro seront placés une ligne au-dessous.

Monsieur le comte de ***, député,
rue, etc.

On ne doit jamais, lorsque l'on écrit sur le verso, mettre au bas de la page T. S. V. P. (tournez s'il vous plaît), et l'on doit éviter les *post-scriptum*, car cela dénote un manque d'attention. Le lieu, le jour dans lesquels on écrit, doivent être au bas de la lettre, sur la gauche, et il est toujours bon, lorsque l'on écrit à des personnes étrangères ou éloignées, de mettre son adresse sur la droite au bas de sa signature... » Ma réponse faite, je reviens à notre planche V.

Le n° 1 est la passe d'un élégant bonnet du matin ; ce bonnet se taille en jaconas, ou en mousseline, et se brode au plumetis. Fais autour de la passe une bride à l'échelle, et ne mets pas de garniture, ou bien couds ensemble deux dentelles, hautes de deux centimètres, froncées ensemble, pied à pied.

Le n° 2 est le dessin du fond.

Le n° 3 est ce fond.

L'étoile qui se trouve au bas indique où le pied de la fleur doit être placé. A ce bonnet tu couds, en dessous, entre les deux feuilles qui sont au tournant, et à deux centimètres du bord, un ruban de taffetas rose, bleu ou blanc ; autour du fond, tu tournes un même ruban terminé derrière par un nœud.

Le n° 4 est un dessin qui se brode au plumetis, sur le pli du milieu de la pièce de poitrine d'une chemise d'homme.

Ce dessin peut se broder au-dessus de l'ourlet d'une robe de mousseline blanche.

Le n° 5 est un dessin de crochet pour coussins de divan, ou de tête-à-tête ; ce coussin doit avoir 50 centimètres carrés ; il se garnit d'une dentelle au crochet. Pour serviettes à thé, ce dessin se fait plus serré et ne doit avoir que 40 centimètres.

Ce n° 5 s'exécute aussi en filet, au point carré, et se brode en reprises. Ainsi brodé il s'emploie pour coussin et se garnit d'une frange au filet.

Ce dessin, fait avec du fil fin, peut servir pour pale.

Le n° 6 est la forme d'un chapeau.

Le n° 7 le fond.

Le n° 8 le bavolet.

Les lignes qui traversent la forme et le bavolet indiquent le droit-fil de ces deux modèles.

Les brides se font d'un seul morceau de ruban au milieu duquel on forme deux boucles que l'on arrête par un point ; aux chiffres 31 et à la pointe opposée, on coud un ruban court et étroit appelé *faceur* ; ces petites brides nouent le chapeau, on coud sur l'une de ces petites brides, les deux boucles des grandes brides... Ce n'est pas par économie pour ces brides si l'on se sert des petites, c'est afin que les deux pointes de la passe puissent mieux se joindre sous le menton.

Le n° 9 est la moitié du dos d'un fichu-canezon qui se fait en mousseline brodée à la pièce.

Le n° 10 est un des côtés du devant.

Le n° 11 est la moitié du revers qui se taille tout en biais, ainsi que l'indiquent les deux lignes qui sont près du chiffre 17.

Quand tu auras relevé ce patron n° 11, pose-le sur ta mousseline, de manière à ce que la ligne pointée qui est au chiffre 9 se trouve dans le sens d'un des droit-fil, et

que les deux lignes transversales qui sont près du chiffre 17 se trouvent dans le sens de l'autre droit-fil.

La ligne pointée qui est au chiffre 9 indique que ce n° 11 n'est pas coupé là, et se taille double. En effet, le col ne peut avoir une couture au milieu, sur le dos.

Ce revers se festonne en crêtes de coq, du côté qui ne se coud pas au fichu-canezon.

Le n° 12 est la moitié de la garniture ; elle se continue du côté des lignes pointées, là où se trouve le chiffre 3 et un zéro. Elle se festonne en crête de coq du côté du droit-fil.

Ce fichu-canezon se garnit, tout autour, d'un passe-poil en mousseline unie. Le n° 11 se coud autour du cou et de chaque côté du devant : il forme col et revers.

Le n° 12 (la garniture) se coud à l'extérieur, et se fronce de manière à ce que ses hachures se rencontrent avec celles du fichu-canezon. Par exemple, le chiffre 3 et le zéro se cousent au milieu du bas du dos, la garniture se fronce aux angles du canezou et continue à se froncer, plus ou moins, de façon à ce que les hachures se rencontrent et surtout les petits X.

Si tu prenais pour ce canezou du jaconas uni, tu ferais une broderie anglaise autour du n° 11 et du n° 12.

En tulle de Bruxelles, avec une garniture ornée d'une crête de coq, ce fichu serait très-simple et très-joli.

Le n° 13 est la moitié du dos d'un katzaweck faisant fichu devant et derrière.

Le n° 14 est un des côtés du devant ; entre les chiffres 15 et 18 se trouve une pince.

Le n° 15 est la manche droite ; elle se fend du bas jusqu'aux étoiles ; ces fentes sont également espacées entre elles, mais inégales en hauteur ; il y en a quatre : l'une des quatre se trouve tout naturellement à la couture de la manche ; on ne voit que trois fentes : la quatrième, étant de l'autre côté de la manche, correspond avec la fente du milieu de ce modèle.

Le n° 16, ce sont les quatre goussets que l'on coud à ces quatre fentes ; pour cacher les coutures des goussets on coud dessus deux petites dentelles de laine que l'on a d'abord réunies pied à pied en les fronçant ensemble du même fil ; on garnit ensuite de cette façon le bas des manches et le tour du katzaweck.

Ce vêtement se fait en taffetas noir, ou gros vert glacé de noir, et se ferme par deux nœuds de ruban noir placés devant : l'un, où se voient les chiffres 10 ; l'autre, où se voient les chiffres 37.

Si l'on ne veut pas le garnir de dentelle, on mettra une petite passementerie, ou un galon : sur la couture des goussets, au bas des manches, autour du katzaweck, auquel on ajoutera, au bas seulement, une frange noire, en soie torse, haute de 10 centimètres.

Ce vêtement peut être fait en étoffe pareille à la robe, pourvu que cette étoffe soit unie... Mais je te quitte, le soleil ayant tenu ce qu'il promettait ce matin ; je vais profiter de sa chaleur pour faire ma visite à Florence ; elle a souvent de très-bonnes idées... je t'en ferai part.

En te quittant, j'entrai chez mon père ; il écrivait. Je me plaçai devant lui, et j'attendis. « Ah ! ah ! mademoiselle, dit-il en levant les yeux, je vous comprends ! Eh bien ! donnez-moi ma canne, mon chapeau. — J'ajouterai votre paletot, petit père, car à l'ombre, le vent est très-froid... au mois de mai ! »

Je trouvai Florence qui faisait faire à sa chambre sa toilette d'été ; la domestique tenait un morceau de savon dont elle frottait les vitres en dehors. Elle prit d'une main une éponge, de l'autre une petite terrine remplie d'eau, et débarbouilla les vitres (qui chez nous sont très-grasses à cause du charbon de terre que l'on brûle), puis se débarrassant de l'éponge et de la terrine, elle prit deux torchons qui, l'un après l'autre, lui servirent à essuyer les vitres ; elle ferma la fenêtre et recommença dans l'in-

térieur. « Les glaces se nettoient de même, me dit Florence ; cette opération est plus vite faite, moins pénible, plus propre que quand on se sert de blanc d'Espagne, car il laisse une poussière blanche dont il faut ensuite se débarrasser. Je ne suis pas honteuse d'entrer avec toi dans ces petits détails, ma chère, je sais que tu es une femme de ménage. — Que ferons-nous ? lui dis-je. Si nous allions nous promener, peut-être verrions-nous quelques modes nouvelles ; il y a des femmes qui devancent les beaux jours... — D'ailleurs, les magasins sont toujours prêts, me répondit-elle ; allons aux Tuileries. » Sa vieille femme de chambre mit un châle et un chapeau ; je prévins mon père de ne pas m'attendre, et nous partîmes gaiement, heureuses de nous sentir bras dessus, bras dessous. « Arrêtons-nous devant ce tapisserie, me dit Florence. Voilà des housses pour chaises, divan, tête-à-tête et fauteuils qui sont faites en toiles de Jouy fond blanc couvert d'un sablé, de raies et de fleurs vertes ; en voilà d'autres aussi fond blanc couvert d'un sablé et de fleurs rouges. Ces housses tombent jusqu'au bas des meubles ; chacune d'elles est garnie d'un passe-poil de percale de la couleur des fleurs, et au bas de ce passe-poil est cousue, froncée, une garniture de toile de Jouy, pareille à la housse, taillée en droit-fil, haute de 20 centimètres, bordée du bas, à cheval, d'une bande pareille au passe-poil, haute de 2 centimètres, sans compter les remplis. — C'est très-élégant, très-meublant et ce n'est pas cher, car il y a de ces toiles de Jouy à 60 centimes le mètre. Cela me donne une idée. Quand on a des rideaux trop courts, on peut les rallonger par une garniture en étoffe pareille, si toutefois ces rideaux sont en mousseline ou en toile de Jouy — Ton idée est très-bonne, ma chère Jeanne, j'en profiterai pour des petits rideaux ; plus la garniture sera froncée et mieux cela vaudra ; je mettrai un peu plus du double. Continuons

notre exploration. Voilà dans ce magasin de nouveautés un châle simple, en filet au point carré, en coton retors ; ce châle est garni d'une frange faite avec le même coton, et brodé en reprises avec du coton plat. C'est très-joli et peu long à faire. — Moi, je préfère ce châle simple en organdy, brodé au crochet ; le dessin du tour est peu fourni ; en revanche, celui de la pointe de derrière monte sur le dos jusqu'aux plis que doivent former ce châle quand on l'a posé sur ses épaules. Il est garni, comme l'autre, d'une frange en coton retors, mais faite, pour le premier rang, avec une aiguille qui passe le coton dans le petit ourlet du bord de ce châle ; puis cette frange s'achève avec un moule et une navette. — Si je me brodaï un châle simple, en organdy, ce serait au passé, avec du coton plus gros et moins retors que celui qui sert pour le plumetis, avec du coton à festonner... » En ce moment, Florence me serra le coude, et je vis passer une jeune femme fort élégante. Sa capote était tellement évasée, qu'elle lui faisait la tête aussi large que les épaules ; pour remplir le vide qui se trouvait autour de sa figure, voici comment elle était coiffée : de chaque côté, une mèche de ses cheveux formait un bandeau ; ce bandeau était relevé sur l'oreille ; du reste de ses cheveux de devant, elle avait formé une tresse, tournée en rond, entre l'œil et l'oreille ; plus haut que cette tresse, était posée une fleur ; au bas de cette tresse, on voyait une rosette formée d'un petit ruban de gaze large d'un centimètre ; du dessous de cette rosette s'échappaient de la capote et se répandaient au dehors, une quantité de bouts de ces mêmes petits rubans de gaze qui frisaient en tirebouchons. « Décidément, nous devenons ridicules, ma chère Jeanne, me dit Florence, avec un soupir. Depuis 1830, les femmes portaient des petits chapeaux qui servaient de cadre à leur figure ; à présent leur figure n'est plus qu'un point, entourée

qu'elle est de cette énorme chose... Nous avions tenu bon depuis la révolution de 1848... mais notre mauvais génie l'emporte... je le répète, nous devenons ridicules. — Et qui pis est, nous devenons laides, repris-je. Cependant, j'espère que les demoiselles comme il faut ne porteront jamais de ces excentricités et sauront garder un juste milieu. Ah! voilà le katzaweck de notre planche V, il est en taffetas noisette, garni du bas de trois petits volants de taffetas pareil, festonnés à l'emporte-pièce, et de trois rangs de dentelle de laine noisette, froncés et cousus chacun au-dessus d'un rang de garniture de taffetas. Le premier, celui du bas, est en taffetas; le dernier en dentelle. Le bas des manches, ainsi que les goussets, sont convertis par ces six rangs de garniture. — Remarques-tu la diversité des chapeaux de paille? Les uns sont gris doublés de blanc avec des ornements en ruban de velours rouge, larges d'un centimètre. D'autres se composent d'un rang de paille jaune et d'un rang de paille noire, doublés de blanc, ornés d'un bavolet de velours rouge recouvert d'une dentelle noire, ceux-ci sont formés de différentes façons de paille: lisse, mate, tressée, tournée, contournée. Je remarque que beaucoup ont un double bavolet; celui de dessus plus court que celui de dessous. Pour ornements je vois beaucoup de fleurs des champs, d'épis de blé et de brins de paille, placés de chaque côté du chapeau de manière à retomber jusque sur les épaules, et beaucoup de dentelle noire mêlée à tout cela. — As-tu remarqué que depuis trois ans les demoiselles ne portent plus de châles? ce ne sont que mantelets, manteaux, pardessus, katzawecks; j'ai remarqué que les châles de fantaisie deviennent plus petits; au lieu des six quarts on est revenu aux cinq quarts... — Tant mieux! car un châle devenait plus embarrassant qu'utile. Mais arrêtons-nous devant ce magasin de lingerie. Voilà un katzaweck de mousseline

brodée à la pièce, doublé de taffetas bleu et fermé par deux rosettes de taffetas pareil. Vois-tu ces petits bonnets formés d'un seul morceau de dentelle froncée qui arrive en pointe sur le front et fait bavolet derrière? Sur les joues, quelle profusion de rosettes faites de ces petits rubans de gaze! comme ceux qui retombent en bouts flotants doivent donner de la grâce à la physionomie! — C'est vrai!... je voudrais être dame, rien que pour porter une de ces coiffures. — Bravo! dit en riant Florence, voilà une jeune personne à marier qui comprend parfaitement les attributions que lui accordent M. le maire et M. le curé... Avis aux jeunes hommes de trente ans. — Tu sais bien que je ne pense pas ce que je dis, méchante! répondis-je en lui pinçant le coude. — Je t'enlève à la tentation, reprit-elle en me conduisant devant un magasin de nouveautés. Que penses-tu de cette étoffe nouvellement arrivée de Chine, ce croisé de soie couleur nankin terne? — Je pense que cela fera un très-joli costume d'été: robe et mantelet pareil. Cette étoffe n'a qu'un défaut, c'est que son nom change selon le magasin où elle se trouve, et que ce nom, outre la difficulté de le lire et de le prononcer, joint encore celle de le retenir... j'ai fait pour cela de vains efforts de mémoire. Mais regarde ce joli petit mantelet en taffetas écossais, garni d'une frange effilée formée des couleurs de l'étoffe; comme cela doit être frais sur une robe de mousseline blanche! — Je vois que l'on portera des jaconas avec des dessins perses; un mantelet pareil serait joli avec une garniture plissée à la vieille... Mais c'est assez flâner, mademoiselle, je vous emmène aux Tuileries. »

Lorsque nous fûmes sous les grands maronniers, nous vîmes de gracieuses petites filles, de beaux petits garçons, et leurs bonnes petites mères faisant de la broderie anglaise, ouvrage si facile qu'il ne les empêche pas de surveiller les courses, les rondes de leurs enfants. « J'embrasse de

yeux ce marmot dans les bras de sa nourrice, dis-je à Florence... son chapeau est de paille cousue ; la passe doublée de gaze blanche est bouillonnée trois fois ; une plume blanche, frisée, tourne tout autour de la forme, un nœud de ruban blanc cache la queue de cette plume ; deux rosettes de ruban blanc, placées de chaque côté des joues, sont cousues sur les brides de ce chapeau, et un long collet de mérinos blanc, doublé de soie blanche, recouvre ses vêtements blancs. — J'aime mieux son frère qui court après un cerceau : son chapeau de paille jaune, a la passe bordée à cheval avec un ruban écossais ; ce ruban, tourné autour de la forme, est terminé par un nœud, dont les deux bouts pendent jusque sur ses épaules. Son pantalon blanc est froncé au bas du genou, sur un poignet, lequel est garni d'une bande de jaconas, couverte d'une broderie anglaise qui cache le haut de ses guêtres de casimir gris ; sa blouse russe est en mérinos écossais. — Décidément je préfère les petites filles. En voilà une dont tous les cheveux noirs forment deux tresses tournées en rond de chaque côté des joues ; les nœuds de ruban de velours placés derrière ces tresses et dont les longs bouts flottent au gré du vent, font une charmante coiffure. Sa robe de mérinos gris-perle, son katzawack d'étoffe pareille est orné, ainsi que le bas de sa jupe, de quatre rangs de soutache de soie blanche, espacés également entre eux ; sa robe ne lui descend qu'au bas des genoux et laisse voir la garniture d'un pantalon ; elle a des bas blancs et des bottines grises. Ce costume est à la fois élégant et simple. — Je suis de ton avis. Parmi ces petites filles qui dansent en chantant des rondes, la plus âgée porte ses cheveux partagés derrière en deux tresses tournées chacune sur elle-même de chaque côté du bas de sa tête ; au milieu, un ruban de taffetas noir forme une rosette qui laisse tomber quatre petits bouts de ruban afin de cacher les deux extrémités

des tresses qui se réunissent, et l'espace vide qui reste au milieu du derrière de sa tête ; sa robe de soie bleu de France lui descend jusqu'à la cheville, ses manches *pagodes* laissent voir une manche blanche bouillonnée ; son mantelet de taffetas noir, en pointe devant et derrière, est orné d'une garniture festonnée à l'emporte-pièce ; son pantalon est garni d'une dentelle très-basse, cousue à plat, ses bottines sont noires. La petite fille chantait : « *Si le roi t'y rencontre....* — Il n'y a plus de roi, mesdemoiselles, » interrompit une des danseuses. La petite fille reprit : « *Si le président t'y rencontre....* — Non, interrompit-elle encore, il faut dire : *Si le socialisme t'y rencontre.* — Comme c'est chantant ! comme c'est dansant ! comme c'est amusant ! » s'écrièrent toutes les autres petites filles ; et jetant sur elle un regard de dédain elles s'éloignèrent et allèrent continuer leur ronde plus loin. — Où la politique va-t-elle se nicher ! me dit Florence en haussant les épaules. A propos de politique, tu sais que le pape est entré à Rome, le 12 avril ; sa première visite a été pour nos soldats malades. Il allait de lit en lit porter des paroles de consolation et d'encouragement, en donnant à chacun quelque chapelet, quelque crucifix d'argent. Ceux qui n'étaient pas retenus dans leur lit se pressaient autour du pape. L'un le frappa familièrement sur l'épaule pour lui demander un chapelet que Sa Sainteté lui remit en riant ; le caporal de garde, craignant d'être oublié, fendit la foule : « Mon saint père, dit-il, me feriez-vous l'amitié de m'en donner un ? » Et le pape lui remit le dernier chapelet qui lui restait. — Que cela est touchant ! continue.... Florence reprit : — Lorsque le général en chef présenta le corps des officiers, le saint-père exprima sa reconnaissance envers cette armée qui a donné des preuves si éclatantes de valeur et de discipline ; il appela les bénédictions de Dieu sur la France entière, nation catholique

et généreuse, sur l'armée qui, grâce à l'honneur, à la discipline et au courage qui la distinguent, sera toujours le plus ferme soutien de l'ordre public.... ce sont les propres paroles du saint-père. — Voilà un bel éloge pour nos frères qui font partie de cette digne armée... Mais l'heure du départ vient de sonner au pavillon de l'Horloge, ma chère Florence, disons adieu à ces beaux lilas, à ces vieux marronniers... — Je te dois une bonne promenade, ma chère Jeanne, et pour t'en remercier, je t'annonce une eau dentifrice, composée par un savant américain, le docteur Graham; elle nous a été apportée par une dame française. Cette eau a une odeur fort agréable et des qualités utiles; elle se vend chez madame Béreux, rue d'Hanovre, n° 21. — De façon que c'est encore moi qui aurai à te remercier, car de cette bonne promenade j'en aurai pris ma part... — Eh bien, tu peux me rendre un service, c'est de m'expliquer ton rébus. — Le voilà : Dimoy qui tue Hante—

un jeu de quilles—te—Diray qui tue Hay, et je crois qu'il est inutile de te répéter ce proverbe :

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

Nous arrivions rue de la Victoire, je serrai la main de Florence qui s'éloigna. Rentrée chez moi je te fais part de nos observations, dans l'espoir que quelques-unes au moins te seront utiles, et je t'explique notre gravure de modes : La jenne personne qui tient le livre a une robe de taffetas rose, rayé de gris; son corsage, ouvert devant, est garni d'un ruban de gros-de-Naples rose, froncé à deux têtes; ses manches *pagodes* sont garnies de même; son fichu-guimpe a des broderies en forme de brandebourgs. L'autre jeune personne a une robe de mousseline, froncée sur les manches et sur les épaules; sa coiffure est formée d'un tricot en soutache de laine ponceau... Ma lettre est bien longue... Adieu! tu sais que je suis toute à toi.

J. J.

ÉNIGME.

Héros en fait de patience,
Je souffre, hélas! jusqu'aux derniers abois;
Mépris, injure, coups, toute sorte d'offense,
Sans faire aucune résistance
Et sans même employer ma pitoyable voix
A ma défense.
Je passe aussi mes jours comme les pénitents;
Dans le travail presque en tous temps,
Mangeant peu, conchant sur la dure,
Ne buvant jamais que de l'eau;
Vêtu de gris, sans bonnet ni chapeau;
Mais quoique pauvre créature,
On tire un honnête tribut
De la plupart des peines que j'endure,
Et j'ai toujours sur moi le signe du salut.
Mon sort ne cause point d'envie;
Car s'il ne m'advient pas d'être mangé des loups,
Après ma mort je reçois plus de coups
Que je n'en eus pendant ma vie.
J'ai des frères de lait, et d'autres de renom;
De ces derniers grande est la multitude.
N'en es-tu point, dis-moi, toi qui cherches mon nom?
En vain, s'il est ainsi, tu mets là ton étude;

Jamais tu ne le trouveras,
A moins que tu ne saches,
D'un ami franc qui ne te flatte pas,
Ce que sous ton surtout tu caches.

ÉPHÉMÉRIDES.

6 MAI 1766. — CONdamnATION DU COMTE DE LALLY-TOLLENDAL.

Pendant la durée de la guerre de *Sept ans*, l'insubordination avait atteint en France ses dernières limites, les trahisons s'étaient multipliées, l'honneur militaire s'éteignait et la discipline était détruite. On sentait la nécessité d'exemples sévères, mais la plupart des officiers généraux étant défendus par une famille puissante, on livra pour victime à l'opinion publique indignée un étranger, le comte de Lally-Tollendal, Irlandais d'origine, que la Compagnie Française des Indes avait nommé gouverneur du Bengale. Cet officier se recommandait par une éclatante bravoure, mais son caractère altier, imprudent, obstiné, lui avait fait de nombreux ennemis. Il obtint aux Indes de grands succès contre les Anglais, mais les exactions qu'il permit à ses soldats obscurcirent ses victoires. La ville de Madras fut pillée par eux. Commandant avec violence, impitoyable dans la répression, Lally s'aliéna les administrateurs de la colonie et se brouilla avec d'Aché, amiral français, qui éloigna la flotte du roi des côtes de l'Inde. Le gouverneur du Bengale, livré à ses propres forces, se vit assiégé dans Pondichéry; il résista pendant sept mois à quinze mille ennemis, à la famine, au désespoir des habitants qui le pressaient de se rendre. Il fut enfin forcé de capituler: poussé à bout par la dureté des Anglais, il rendit la ville à discrétion, Pondichéry fut à moitié détruite, ses fortifications rasées, ses édifices renversés, ses habitants chassés et Lally et ses soldats envoyés prisonniers en Angleterre. (15 janvier 1761.)

A peine ces nouvelles furent-elles con-

nues en Europe qu'aussitôt un cri de vengeance s'éleva contre le malheureux Lally. On l'accusait de concussions, d'abus d'autorité et même de haute trahison. Lally quitta l'Angleterre et vint se remettre à la discrétion de la justice (1762). On le mit à la Bastille. La grand'chambre du parlement ouvrit la procédure juridique. Les ennemis de Lally l'accablèrent sous des dépositions mensongères ou exagérées, et le 6 mai 1766, le parlement rendit un arrêt portant que Thomas-Arthur Lally est condamné à être décapité, comme dûment atteint et convaincu d'avoir trahi les intérêts du Roi, de l'Etat et de la Compagnie des Indes; d'abus d'autorité, d'exactions, etc. L'arrêt fut exécuté avec l'appareil le plus infamant; Lally, vieillard de soixante-dix ans, couvert de blessures, fut conduit au supplice, garrotté et bâillonné comme le plus vil des criminels. Les femmes affluèrent à ce spectacle, et Gilbert, dans sa première satire, a conservé le souvenir de leur cruel empressement :

Parlerai-je d'Iris? chacun la prône et l'aime;
C'est un cœur, mais un cœur! c'est l'humanité
(même.)

.....
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes,
Il est vrai; mais aussi qu'à la mort condamné,
Lally soit en spectacle à l'échafaud traîné,
Elle ira la première à cette horrible fête,
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

Bientôt l'opinion publique se repentit d'avoir accablé un homme plus malheureux que coupable, et elle applaudit à la réhabilitation de Lally, obtenue par son fils, le 25 mai 1778.

MOSAÏQUE.

Barnave, envoyé à 27 ans par le Dauphiné aux états généraux, mourut à 32 ans sur l'échafaud révolutionnaire. Transféré des prisons du Dauphiné à Paris, en novembre 93, et prévoyant le terme prochain de sa vie, il écrivait de Dijon à l'une de ses sœurs, une lettre qui est comme le testament de cette âme grave, noble et stoïquement tendre... Nous n'en citerons que ce peu de lignes:

« Avant tout, n'épousez que
» des hommes dont la conduite et les senti-
» ments puissent aller avec les vôtres, eus-
» sent-ils peu de fortune; pourvu qu'ils y
» suppléent par un état ou une capacité
» de travail, ne vous arrêtez pas à cet obs-
» tacle. Il faut pouvoir sentir et penser
» ensemble, et ne former entre vous qu'une
» seule famille, comme nous étions: c'est
» la première base du bonheur. »

La dignité d'une femme reçoit un puissant secours des goûts et des talents qui la

retiennent au sein de la maison où elle est centre, tandis qu'ailleurs elle n'est qu'un accident.

M^{me} GUIZOT.

Tel repousse aujourd'hui la misère importune, Qui tombera demain dans la même infortune. Il est beau de prévoir ces retours dangereux, Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux.

LA HARPE.

La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

PASCAL.

La vie est un sacrifice continuel que soutient l'espérance et qui ne s'achève que par la mort.

PASCAL.

La vertu ne consiste pas dans un sentiment passager, c'est une habitude constante et un état permanent.

BOSSUET.

C'est la grande gloire et la parfaite vertu, de savoir se donner des bornes et demeurer dans a règle.

BOSSUET.

RÉBUS.





Journal des Demoiselles.

Boulevard des Italiens, 1.

18^e année

N^o V.



JOURNAL DES DEMOISELLES. 18^e ANNÉE.
BOULEVARD DES ITALIENS. N^o 4.



JOURNAL DES DEMOISELLES. 48^e ANNÉE.
BOULEVARD DES ITALIENS 3. N^o 4.

